



DANSE

Danser à 50 ans: une leçon d'acceptation de soi

Page E 4



CINÉMA

Une terrible porte ouverte sur la conscience

Page E 8

CAHIER

E

CULTURE

THÉÂTRE

Une nuit avec Shakespeare

Marie-Thérèse Fortin s'amène au TNM pour jouer Elizabeth I^{re} et Jean-François Casabonne, Shakespeare

MICHEL BÉLAIR

Il est toujours fascinant de rencontrer les comédiens à quelques jours de la première; ils brûlent, ils piaffent, se consument presque devant vous en attendant les questions, comme si leur vie allait être bousculée à jamais. Marie-Thérèse Fortin, qui s'amène au TNM pour jouer Elizabeth I^{re} et Jean-François Casabonne, qui sera Shakespeare dans *Elizabeth, roi d'Angleterre*, qui prend l'affiche mardi rue Sainte-Catherine, ne font certes pas exception à la règle. Leur personnage respectif déborde déjà aux coins de leurs sourires et, sous les replis de leurs vêtements, ils parviennent à peine à les retenir...

La scène se passe sous la terrasse vitrée d'un petit café du centre-ville; et pour colorer encore plus dramatiquement l'ensemble, ajoutons que, dehors, le brouillard avale tout ce qui ose encore rester debout en cette fin de journée de redoux.

Une histoire «simple»

La conversation s'amorce sur le climat, jouissif, dans lequel s'est amorcé le travail sur le texte de Timothy Findley. Cela se poursuit avec l'évocation de l'incroyable duo que forment René-Daniel Dubois, à la tra-

«C'est une pièce qui vient nous chercher très profondément dans l'image que l'on se fait toujours de soi-même»

duction, et René Richard Cyr, à la mise en scène. RDD & RRC. Solides. Présents.

Surtout que René Richard Cyr joue, aussi, l'un des trois rôles principaux de la production: celui de Ned, le comédien de la troupe de Shakespeare qui se spécialise dans les personnages féminins des pièces du grand William. Et à qui Elizabeth demandera de lui apprendre comment être une femme...

Croisements divers, remises en question des images toutes faites. Jeu de rôles. Jeu tout court théâtre. Féminin, masculin. Pouvoir politique versus pouvoir de l'imagination... C'est un peu à tout cela que l'on fait face quand on s'embarque dans un truc pareil, non?

«Oui», répond tout de suite la directrice artistique du Théâtre d'aujourd'hui, que l'on voit trop peu souvent sur les planches. «C'est une pièce qui pose de grands défis et qui vient nous chercher très profondément dans l'image que l'on se fait toujours de soi-même. Le personnage de la reine Elizabeth est en ce sens particulièrement troublant.»

«Surtout, enchaîne Casabonne, que nous avons abordé le texte en collégialité, je dirais: René-Daniel nous a expliqué que Findley a toujours beaucoup travaillé à Stratford, en Ontario, et que l'on n'a pas là-bas le rapport à Shakespeare que l'on a ici. Cela était déjà très présent dès l'étape de la lecture du texte autour d'une table et on le retrouve dans la traduction très ancrée de RDD, qui s'est approprié la langue pour mieux rejoindre tout le monde. C'est comme si l'on n'avait en fait gardé que l'essentiel, et le texte y gagne un impact encore plus marqué,

VOIR PAGE E 2: SHAKESPEARE



PERSEPOLIS,

de la planche à l'écran

Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud convoquent les souvenirs de Kiarostami et de *Mafalda* dans un heureux et savant mélange de poésie, d'humour et d'esprit

MARTIN BILODEAU

Depuis le Festival de Cannes, où leur délicieux *Persepolis* a décroché le prix du jury, les vies et visions de ses réalisateurs Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud... n'ont pas du tout changé. Il faut dire qu'elle, Iranienne d'origine et auteure de la bande dessinée autobiographique du même nom, et lui, dessinateur, Français de souche et court-métragiste d'animation à ses heures, n'ont ni l'air ni la chanson de cinéastes de carrière. Aucun plan quinquennal ne se dégage de leurs propos, aucun rêve de gloire ne se lit dans leurs yeux. Ils sont et se présentent simplement comme deux artistes, deux amis, qui partagent un atelier et «qui ont une vie en dehors de tout ça». Le «tout ça» évoquant la supermachine du Festival international du film de Toronto où, en septembre dernier, *Persepolis* a fait un malheur, comme partout ailleurs d'ailleurs.

Tournée à la manière d'un Disney de la première époque (i.e. à la ligne claire, en noir et blanc, façon *Fantasia*), cette comédie douce-amère inspirée de la vie de Satrapi raconte l'avant, le pendant et l'après de la révolution islamiste en Iran à travers le regard d'une enfant curieuse muée en une adolescente rebelle. La peur, la répression, la révol-

te, l'exil involontaire sont autant de thèmes qui parcourent cette œuvre belle, bien construite et franchement originale, qui convoque les souvenirs de Kiarostami et de *Mafalda* dans un heureux et savant mélange de poésie, d'humour et d'esprit.

Retour à l'animation traditionnelle

«J'ai hésité à m'impliquer dans ce projet parce que c'est son histoire à elle et que je

trouvais la bande dessinée très réussie», déclare d'emblée Vincent Paronnaud, tandis qu'on attend que Marjane se joigne à nous. «C'est toujours un peu risqué de vouloir retoucher quelque chose qui marche déjà. C'est pourquoi, bien que l'histoire soit demeurée la même, les projets sont totalement différents. C'eût été trop facile de faire du copier-coller.»

Si le scénario posait problème en raison de la structure elliptique de la bédé, l'obstacle formel, en soi, était encore plus aigu du fait que la technique d'animation par dessin à la main a quasiment disparu. «On a dû former des gens, trouver des animateurs âgés qui ont enseigné leur métier, etc. Tout le processus a été très classique, analogique, ringard presque. L'ordi-

nateur intervient seulement à la dernière étape», explique Paronnaud juste au moment où Marjane Satrapi, un peu mal lunée en émergeant de sa sieste, nous rejoint.

Y a-t-il quelque chose de provocateur dans ce retour à l'animation traditionnelle, dans un monde du cinéma où les Japonais et les Américains repoussent constamment la frontière du possible? «Non, il n'y a rien de revendicateur dans notre démarche, tranche la cinéaste. On avait une histoire à raconter et on voulait

«On avait une histoire à raconter et on voulait trouver le meilleur moyen de la raconter»

trouver le meilleur moyen de la raconter.» La difficulté de transformer une œuvre faite de planches, où on imagine le mouvement, à une œuvre séquentielle où le mouvement l'emporte était grande. «Un lecteur de bande dessinée doit imaginer l'action entre les cases, de sorte qu'il est toujours actif, résume Satrapi. Contrairement au spectateur de cinéma, passif, à qui tout est imposé.»

Solitaire, le métier d'animateur? Pas pour Vincent Paronnaud, qui évoque avec nostalgie le «monastère hystérique» d'une centaine de personnes qui a présidé à la création de *Persepolis*. «Il faut rester alerte et s'appuyer sur un scénario solide afin d'éviter que ça parte dans tous les sens», affirme celui qui, paradoxalement, en-

tretienait un rapport plus émotif avec le matériau original que la principale intéressée.

L'individu tout au centre

Marjane Satrapi confirme néanmoins qu'au-delà des transitions, transpositions et mutations, cette histoire lui appartient toujours. «Cela dit, nous ne sommes pas des artistes névrosés. Nous sommes des artistes pragmatiques. Si j'ai demandé à Vincent de travailler avec moi sur ce film, ce n'était pas pour qu'il fasse ce que je veux. J'adore son esprit, j'admire son talent, et je savais qu'il apporterait au film une dimension personnelle. Dans le même ordre d'idées, tous ceux qui ont travaillé au film ne sont pas des pions. Ce sont des artistes aussi, avec une pensée, des idées, et nous avons voulu leur laisser un espace pour les exprimer. Que l'histoire m'appartienne ou pas, ça ne change rien, au fond.» Et Paronnaud d'ajouter: «On s'est tous les deux détachés du caractère autobiographique du récit pour aller vers une œuvre plus libre, qui aborde les thèmes plus franchement, tels l'exil et la famille.»

Persepolis échappe à toutes les étiquettes, à tous les pièges didactiques et à tous les raccourcis démagogiques. «On vit dans une époque de polémique où tout le monde attend que quelqu'un mette le feu aux poudres. Mais

VOIR PAGE E 2: PERSEPOLIS

CULTURE

Canonnade pour un 400^e

Odile Tremblay

Québec, ma ville natale. 400 ans. Vénérable. Romantique côté décor, un peu folle quant au reste, avec ses chicanes de clochers à n'en plus finir. Je lui porte un amour malheureux, vré. Faut-il vraiment que les plus heureux événements, comme ce gros anniversaire de l'établissement de Champlain, soulèvent immanquablement la poussière de querelles intestines, de conflits d'intérêts, de manque de transparence, de carences promotionnelles? Depuis plusieurs mois, ça s'est joué dans ces eaux troubles.

Or nous voici en 2008, et non seulement les conflits ne s'apaisent pas, ils s'attisent. Les jeux de chaises musicales entraînent des virages de la onzième heure. On voudrait participer à une liesse, mais on reste abasourdi, incapables de saisir tous les rebondissements de ce qui semble devenu un feuilleton pour initiés.

Un nouveau patron de la Société du 400^e, Daniel Gélinas, vient de surgir tel un as de pique le 2 janvier dernier, après que son prédécesseur, Pierre Boulanger, eut été renvoyé, pour des raisons nébuleuses, aux ténèbres extérieures. Gélinas — quatrième p.-d.g. de cette société en huit ans; ça fait mauvais effet, vous

dites? — brûle de réinventer la roue. Le non moins nouveau maire Régis Labeaume également, lequel qualifiait cette semaine de «*fouillis total*» l'opéra urbain conçu par Danielle Roy, événement phare de juillet, conspué d'une même voix par Daniel Gélinas.

La nomination de ce dernier est trop tardive pour lui permettre de changer le cap d'une programmation déjà orchestrée, mais le nouveau chef a donné ses couleurs: il veut privilégier le côté mégashow populaire, rêvant d'appâter les foules avec Céline — qui viendra, c'est promis — comme avec d'autres grosses vedettes, qui restent à déterminer.

Miser sur le côté artistique lui semble trop risqué pour attirer, comme l'explique candidelement le p.-d.g., «*mon gars de Brossard qui est assis sur le bord de sa piscine et qui entend parler du 400*». L'homme veut du solide, du déjà connu, pas des patentes trop inédites, trop conceptuelles. Du rabâché.

Et l'originalité, là-dedans? Comme si craindre le risque et ressasser des formules éprouvées allait susciter les grands frissons des visiteurs. Comme si Québec devait à tout prix se déguiser en Montréal pour plaire. Misère!

J'ignore si l'équipe de l'opéra urbain peut mener à bon port son projet ambitieux (six millions) du 2 au 5 juillet, avec marionnettes, illuminations, acrobaties, etc., sur fond d'histoire des anciennes traversées de l'Atlantique. S'agit-il bien du fouillis total dénoncé? En tout cas, le projet mise sur l'audace, cette audace qui semble effrayer si fort le nouveau manitou du 400^e et le maire à sa suite.

Tout cela n'augure rien de bon. La ville de Québec ne devrait-elle pas compter au contraire sur ses forces propres, sur son histoire unique?

Et puis, cet affligeant spectacle d'une communauté désorganisée, querelleuse, où le diable est aux vaches... Verrouillez les canons, quelqu'un!

Ici, à Montréal, depuis le temps que le monde ricane: «*Ah! Québec et ses bisbilles!*» Chicanes de clochers, de paroisses, de circonscriptions, radio-poubelle et scandales sexuels gérés comme des psychodrames mal scénarisés, on s'en sent tout gêné.

Rien d'ailleurs pour séduire le gars de Brossard, auquel le nouveau directeur des manifestations du 400^e ne prête guère trop de finesse...

Comble de malheur! Un mauvais départ. Le gros show du 31 décembre n'a pas fait l'unanimité, d'autant moins que la place d'Youville était trop petite pour accueillir la foule. Manque de planification, costumes affreux, écrans extérieurs trop petits. Trop de ratés.

Que l'équipe derrière ces célébrations fasse si peu de cas de l'histoire d'une ville dont elle célèbre l'anniversaire constitue peut-être l'aspect le plus triste de la chose. Dieu merci, Robert Lepage, à travers son spectacle multimédia de l'été prochain, *Le Moulin à images*, sur les silos à grains de la Bunge, devant le Vieux-Port, mettra en lumière l'histoire de Québec. Quelques événements feront bel et bien référence au passé. Noyés, semble-t-il, dans le désir d'organiser un gros party contemporain, amnésique et bien arrosé, qui laissera les souvenirs d'une bonne cuite, à défaut de souligner vraiment le parcours de la ville la plus ancienne de l'Amérique du Nord.

Moi, je m'avoue ravie d'avoir grandi à Québec, parce qu'une ville romanesque, gorgée d'histoire à chaque coin de rue, constitue une pâture exquise pour l'imagination enfantine. On rêve au passé en franchissant les portes cochères et en escaladant l'es-

calier Casse-cou. Vagabonder sur les plaines d'Abraham, c'est reconstituer la bataille fatale. Grimper la côte d'Abraham signifie emprunter les premiers tracés des pionniers. Les fantômes sont omniprésents.

En fait, tous les Québécois sont un peu mordus d'histoire. Il existe dans cette ville un bassin de généalogistes amateurs plus imposant que nulle part ailleurs dans la province. La proximité de l'île d'Orléans, de la côte de Beaupré, les rues escarpées de Québec renferment trop de souvenirs de peuplements anciens pour que ceux-ci ne déteignent pas sur les citoyens.

À Québec, il y a toujours un moment où les époques se superposent. Durant le temps des Fêtes, à travers la fenêtre d'un restaurant du Vieux-Port, j'ai vu l'autre jour des hommes enfourcher un canot à Lévis, le pied écartant les glaces, accostant quelques minutes plus tard sur la rive de Québec. De toute évidence, les rameurs s'entraînaient pour la course en canot du carnaval. Mais hors compétition, seuls, sur le fleuve glacé, leur présence semblait aussi insolite que poétique. On aurait dit qu'ils allaient s'envoler pour une chasse-galerie, en plus d'offrir aux heureux élus, près des battures, un voyage dans le temps.

Moi, je souhaite de tout cœur, pour ce 400^e anniversaire de Québec, que la capitale se réconcilie avec le meilleur d'elle-même: sa beauté, son histoire, sa modernité dressée sur ses racines, qu'elle cesse de vouloir offrir aux visiteurs un ersatz de Montréal et des programmations balisées. Surtout, qu'elle remise ses querelles, le temps d'un anniversaire. Juste un an. Ça devrait pouvoir se négocier...

otremblay@ledevoir.com

PERSEPOLIS

SUIITE DE LA PAGE E 1

en faisant cela, on reste dans l'anecdote», déplore la cinéaste. Les questions épineuses, notamment la dictature religieuse, le port du voile, la place des femmes dans la culture perse, sont transcendées par le récit, par les personnages.

Satrapa serre les dents quand on la questionne sur la laïcité en France («*Mon opinion sur la*

question n'est pas plus valable que celle du boucher du coin»), semble prête à mordre quand on ose la qualifier de féministe. «*Je suis un individu et il est temps, aujourd'hui plus que jamais, de mettre l'individu au centre de l'attention. Nous sommes continuellement assimilés à des groupes, des masses, des ethnies, des nations, etc. Ce film est très individualiste, c'est en ça aussi qu'il est à notre image.*

Qu'est-ce qu'il y a de plus universel qu'un individu? Une nation, un pays, c'est abstrait. Un individu, c'est complexe.»

Marjane Satrapa et Vincent Paronnaud, qui prévoient de faire un nouveau film ensemble — «*mais pas une animation parce que ça, on sait maintenant comment ça marche*» —, en sont la preuve vivante.

Collaborateur du Devoir

SHAKESPEARE

SUIITE DE LA PAGE E 1

plus net, je pense.» L'histoire est simple, comme dit le comédien en souriant à peine. Le tout commence à Stratford-upon-Avon, la vraie, et devant nous, dans une grange sans âne ni bœuf, William Shakespeare lui-même s'éteint lentement.

Nous sommes bien sûr en pleine fiction puisque l'on en sait vraiment très peu encore sur Shakespeare et que le mystère qui entoure sa vie comme sa mort est aussi épais que le brouillard de cette fin de journée. Menfin. Toujours est-il que le rideau se lève sur la nuit qui précède sa mort, et c'est ce moment que choisit Timothy Findley pour faire revivre à son personnage une tout autre nuit survenue 15 ans plus tôt, en 1601, avec la reine Elizabeth I^{re}...

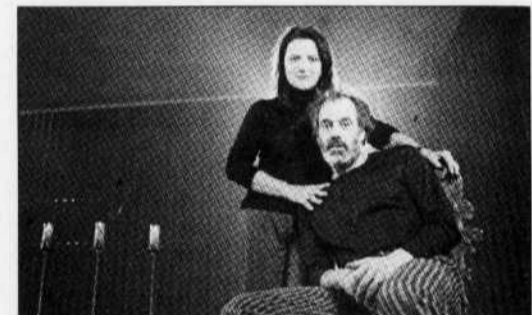
Flash-back donc sur une autre veille assez spéciale, puisque la reine vient de condamner à mort son amant, le comte d'Essex, et qu'elle choisit de passer la nuit précédant l'exécution avec la troupe de William Shakespeare, qui vient de jouer *Beaucoup de bruit pour rien*... Voilà, vous savez tout. Enfin, presque.

Theatrum Mundi

Autres temps, autres mœurs, la reine décide donc de passer cette nuit fatidique avec des gens de théâtre, en se frottant à la «vérité» du théâtre. Marie-Thérèse Fortin poursuit...

«*Findley invente bien sûr la rencontre. Ce qui est certain, c'est qu'en fouillant dans les registres de l'époque élisabéthaine, on voit qu'il est plausible que Much Ado About Nothing ait bien été joué le soir du mardi gras, en 1601, la veille de l'exécution du comte d'Essex, et qu'Elizabeth ait pu voir la troupe. Mais tout le reste, tout ce qui nous amène à réfléchir sur la vie et la mort, sur le pouvoir des mots, des images et de l'imaginaire, tout ce "reste" on le doit à la magie du théâtre, à la vérité profonde à laquelle il nous convie. C'est Timothy Findley qui imagine Shakespeare comme il l'imagine; qui crée ses propres personnages-synthèses comme ce merveilleux Ned. Qui les fait se confronter, se rencontrer bien au-delà de la vérité historique.*»

Jean-François Casabonne acquiesce. «*Elizabeth décide de passer cette nuit au théâtre pour toucher, pour entrer en contact avec ses sentiments les plus profonds, et cela, elle le sait clairement. Elle connaît Shakespeare; elle le craint. Elle se méfie du pouvoir de l'imaginaire. Elle sait que son*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Marie-Thérèse Fortin et Jean-François Casabonne

théâtre est encore plus "vrai" que la vie et qu'il permet d'aller au cœur des choses. Et c'est bien ce qui va se passer parce que le texte déshabille tout le monde, les met à nu et leur fait découvrir à eux-mêmes les sentiments qui les habitent et qu'ils se refusent souvent à voir.» Marie-Thérèse Fortin conclura, elle, en soulignant qu'à l'époque élisabéthaine, le théâtre était aussi un lieu où l'on trouvait des solutions pour agir par la suite dans la vraie vie; le théâtre était une autre façon de nommer le monde. *Theatrum Mundi*. Le théâtre du monde.

Mais tout cela débouche aussi sur une réflexion sur la mort puisque les trois principaux personnages de la pièce vont devoir s'accepter eux-mêmes pour ce qu'ils sont avant de mourir. Ned, de la syphilis qui le ronge; Elizabeth et ses contradictions, deux ans après l'exécution d'Essex, et Shakespeare devant nous. Au-delà des apparences, au-delà des rôles plus ou moins consciemment assumés et du prix qui en découle. En plein théâtre. En pleine représentation de la «vérité». Tout nus, mais pas vraiment: encore plus...

Le Devoir

ÉLIZABETH, ROI D'ANGLETERRE

Texte de Timothy Findley traduit par René-Daniel Dubois. Mise en scène: René Richard Cyr. Au TNM jusqu'au 9 février puis en tournée à travers le Québec jusqu'à la fin mars. Rens.: ☎ 514 866-8668; www.tnm.qc.ca

7^e Festival Les Filles Électriques présentent

Voix d'Amérique
Spoken Word

1-8 février 2008

Ne manquez pas
John Giorno
poète new-yorkais
icône de la Beat Generation
et du Pop Art
figure incontournable de la poésie
performée depuis 50 ans
invité d'honneur du FVA 2008

La Sala Rossa, Casa del Popolo, Ex-Centris

www.fva.ca info 514-495-1515

LE DEVOIR

PARTENAIRE DE SAISON | |

CE QUI MEURT EN DERNIER

DE NORMAND CHAURETTE MISE EN SCÈNE DE DENIS MARLEAU
AVEC CHRISTIANE PASQUIER ET PIER PAQUETTE
DU 15 JANVIER AU 9 FÉVRIER 2008

UNE CRÉATION D'UBU, EN COPRODUCTION AVEC ESPACE GO
ET LE THÉÂTRE FRANÇAIS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS DU CANADA

Théâtre ESPACE GO
BILLETTERIE: 514 845-4890

4890, BOUL. SAINT-LAURENT
MONTREAL (QUEBEC) H2T 1R5
ESPACEGO.COM

514 796 1245
800 361 4111
ADMISSION.COM

514 796 1245
www.theatrelalcorne.com
514 523 2246

RÉSEAU ADMISSION
514 790 1245 ou
1 800 361 4895

ALCOA

LE DEVOIR

Le Théâtre de La Manufacture présente

A présent

du 15 janvier au 23 février 2008

Texte Catherine-Anne Toupin
Mise en scène Frédéric Blanchette
Avec Eric Bernier, Monique Miller, David Savard,
François Tassé, Catherine-Anne Toupin
Assistance à la mise en scène Marie-Hélène Dufort
Concepteurs Angelo Barsetti, Olivier Landreville, Yves Morin,
André Rioux, Patricia Ruel, Marc Sénécal

LA LICORNE

514 796 1245
www.theatrelalcorne.com
514 523 2246

RÉSEAU ADMISSION
514 790 1245 ou
1 800 361 4895

ALCOA

LE DEVOIR

CULTURE

THÉÂTRE

Troublant état des lieux

La Licorne propose un spectacle sur la détérioration, oui, oui, des liens entre les gens

MICHEL BÉLAIR

Il y a des gens comme ça qui vous donnent l'impression de vivre des journées de 32 heures. Catherine-Anne Toupin et Frédéric Blanchette font partie de cette catégorie. Voyez par vous-même...

Avec François Létourneau, ils fondent le Théâtre Ni plus ni moins dès leur sortie du Conservatoire en 1999; ils jouent tous les deux au théâtre, Toupin même à la télé et au cinéma; Blanchette traduit Mamet et Pinter et signe des mises en scène régulièrement un peu partout, dont ce *A présent* qui prend l'affiche de La Licorne... et qui est déjà le deuxième texte pour la scène de Catherine-Anne Toupin (après *L'Envie*).

A présent, il faut le souligner, s'est d'ailleurs vu remettre le prix spécial du jury Françoise-Berd de la Fondation Gratiens-Gélinas en 2006 et fut présenté en lecture publique lors de la Semaine de la dramaturgie. Pas en reste, Blanchette, qui s'est d'abord imposé avec la mise en scène de *Cheech ou Les hommes de Chrysler sont en ville* (de Létourneau), figole lui aussi un deuxième texte pour le théâtre après *Le Péri-mètre* (pour lequel il a reçu un Masque du texte original) tout en montant une production au Rideau vert (*Les Grandes Occasions*) dans quelques semaines à peine.

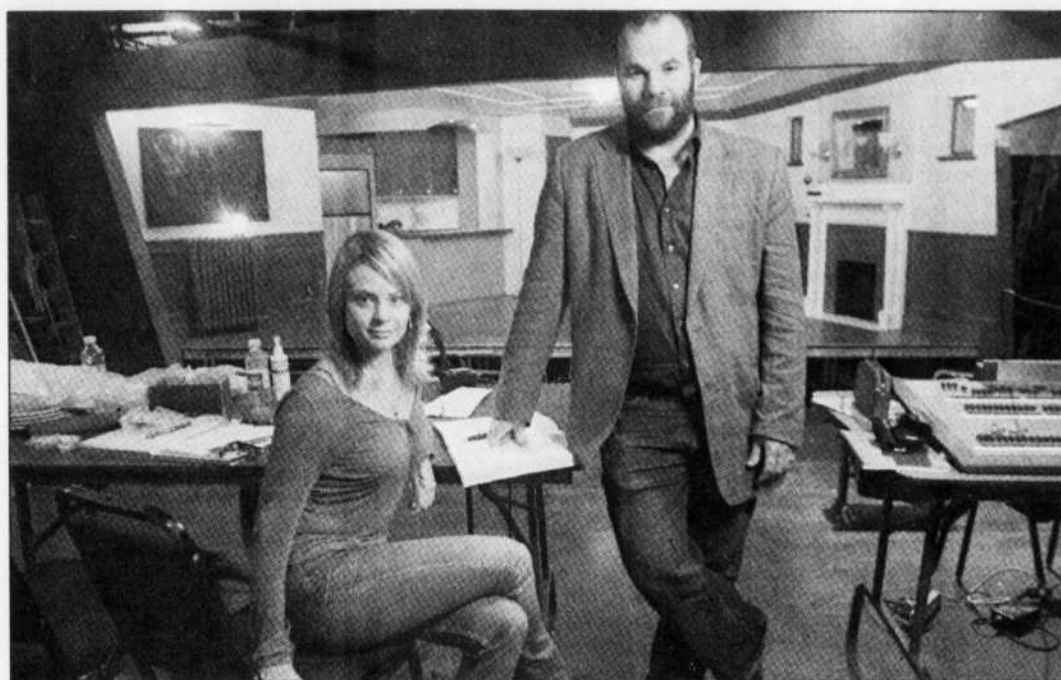
Un café avec ça...

Au-delà du couple

À une semaine de la première, ils sont là tous les deux, à peine fébriles, comme s'ils avaient fait cela toute leur vie, dans la grande salle de répétition à l'étage de La Licorne. Entre quelques bouteilles d'eau plate, la conversation s'amorce sur une question un peu cliché sur «le couple», puisque mon souvenir continue à les associer tous deux à des productions sur ce thème...

D'entrée de jeu, ils s'offusquent presque; chacun d'eux précisera à sa façon qu'*A présent* n'aborde pas la question du couple comme ils l'ont souvent fait ensemble. Et que l'on ne trouvera pas ici une «étude du couple contemporain». «Le couple est ici un prétexte, tranche gentiment Blanchette. Une sorte de moteur pour aborder la question beaucoup plus large de l'identité.» D'accord.

L'auteure ajoutera, elle, que le couple de la pièce est rapidement confronté à une sorte de famille dysfonctionnelle particulièrement étrange formée du père, de la mère et du fils de 35 ans... et que c'est la rencontre de ces cinq êtres et de leurs besoins primaires qui est au centre de l'action. «La cellule familiale explose; le couple éclate, les conventions éclatent à la suite de cette rencontre... En poussant encore plus, on peut dire aussi que c'est une pièce sur la solitude. Sur des gens isolés, mal ancrés dans la réalité, qui deviennent en fait des proies consentant à toutes les manipulations... Cela



Catherine-Anne Toupin et Frédéric Blanchette devant le décor d'*A présent*, qui prend l'affiche à La Licorne.

vous amène ailleurs, nous fait en quelque sorte déboucher sur un monde autre où tout le monde utilise tout le monde et où seuls comptent les besoins de chacun... »

Ailleurs

Brrrr; voilà qui me rappelle je ne sais trop quoi de pas particulièrement réjouissant... Presque silence. Et puis Frédéric Blanchette poursuit en disant qu'*A présent* est aussi une pièce sur «la fonction des gens dans nos vies».

«Dans la vraie vie, les gens remplissent une fonction les uns par rapport aux autres: parent, enfant, conjoint, pourvoyeur, responsable de ceci ou de cela... Ici, cela devient interchangeable. Le profond malaise engendré par la rencontre des cinq personnages ouvre rapidement sur l'ambiguïté et sur le mal-être... Et comme les attaches émotives sont faibles — le couple vient de passer un moment difficile, par exemple —, le cadre des relations habituelles va éclater. Chacun en vient à chercher d'abord à satisfaire ses besoins à lui en ne se préoccupant plus des conséquences auprès des autres.»

Catherine-Anne Toupin enchaîne là-dessus en précisant que les personnages sont aspirés malgré eux dans cette dynamique, qu'ils n'y peuvent rien et qu'en se soumettant avec fatalisme à cette nouvelle façon de faire, ils embarquent dans un train qui va s'écraser contre un mur en détruisant tout ce qui l'entoure... «Et pourtant, dit-elle en souriant, c'est très drôle! Mais c'est un humour jaune; comme quand on rit jaune. Le malaise profond et la maladresse des personnages créent en même temps une forte tension dramatique et des situations irrésistiblement drôles... » En enfilant un deuxième bizarre de sourire, elle

dira aussi qu'elle aime bien «explorer, aller ailleurs. À côté ou plus loin, je ne sais pas. Mais en me permettant d'accéder aux parties insondables de nos inconscients. Parce que c'est là, je pense, que l'on peut toucher à quelque chose d'encore plus humain».

À côté de sa complice, Blanchette acquiesce: visiblement, ces deux-là se comprennent à demi-mots. Voilà qu'il souligne aussi qu'il y a «56 manières» de monter la pièce et que l'équipe a dû faire des choix à travers toutes ces lectures possibles. «On s'est construit ce qu'on appelle une «back-story» [trame de fond?], mais sur scène, plein de trucs ne seront pas expliqués. Parce qu'on pense qu'il faut laisser faire un bout de chemin au spectateur, qu'il fasse lui-même les liens qu'il juge importants.» Sachez-le!

Bon. Pour donner corps à cette

«folie», La Manufacture a mis le paquet sur sa deuxième création de l'année en faisant appel à une équipe de concepteurs chevronnés et à des comédiens absolument extraordinaires: Monique Miller, François Tassé, David Savard, Éric Bernier... et Carole-Anne Toupin. Et je vous fais part d'une petite intuition, comme ça: aussi bien se réserver une plage «longue discussion» après le spectacle...

Le Devoir

À PRÉSENT

Texte de Catherine-Anne Toupin mis en scène par Frédéric Blanchette. Une production de La Manufacture, présentée à La Licorne jusqu'au 23 février. Rens.: 514 523-2246.

L'âge de raison

Pour ses 18 ans, Sortie de secours nous invite sur la route de Compostelle

MARIE LABRECQUE

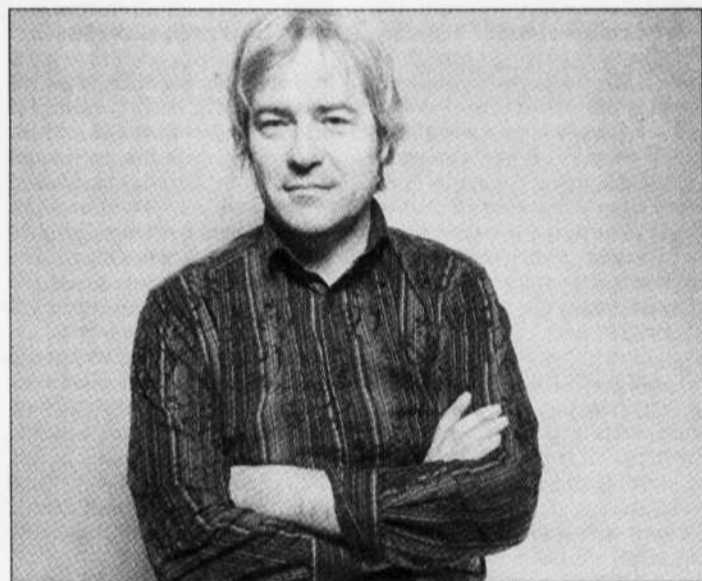
Pour le Théâtre Sortie de secours, l'an 2008 sera religieux ou ne sera pas. En mars, la réputée petite compagnie de la Vieille Capitale créera *Le Magicien prodigieux* au Périscope, une adaptation «libertaire, quasi parodique», faite par Philippe Soldevila d'un drame religieux de Calderón de la Barca. Et elle amorce l'année en présentant au Théâtre d'Aujourd'hui un spectacle au titre explicite: *Santiago — Sur la route de Compostelle*.

Créé à Québec, au printemps dernier, ce «road theatre totalement anachronique» inaugurerait ce que son metteur en scène nomme à la blague le «Cycle d'or» de Sortie de secours — clin d'œil au Siècle d'or espagnol. Célébrant ses 18 ans d'existence, et donc une symbolique accession à la

maturité, le théâtre ose ainsi aborder des thèmes «importants, essentiels». «Souvent on a l'impression qu'être audacieux, c'est parler de violence, des junkies, de sexualité, remarque Philippe Soldevila. Ce n'est pas vrai. Ce qui est audacieux, je trouve, c'est de parler de la notion de Dieu ou de spiritualité. On sent à quel point on doit faire attention quand on fait la promotion du spectacle.»

Tout de suite les gens imaginent du préchi-prêcha, une œuvre voulant faire la morale. «C'est suspect. Et pourtant, c'est ridicule que ce le soit. [...] Ce sont des sujets délicats, mais dont il faut parler si on s'interroge sur la place de l'homme sur terre. L'être humain ne peut pas ne jamais se poser la question de ses origines. Donc, on avait envie de

VOIR PAGE 4: SOLDEVILA



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«Ce qui est audacieux, je trouve, c'est de parler de la notion de Dieu ou de spiritualité», souligne le metteur en scène Philippe Soldevila.

VOYAGES
CONSTELLATION et Les BELLES SOIRÉES de l'Université de Montréal
L'École qui vous guide depuis 1970
vous proposent une semaine de
THÉÂTRE À PARIS
du 18 au 26 avril 2008
en compagnie de
M. NORMAND LÉVESQUE, comédien
Rens. et Réservations: Marjorie (514) 397-0467 ou (514) 987-9798

Le Théâtre il va sans dire présente
LE FOU DE DIEU
TEXTE
Stéphane Brulotte
MISE EN SCÈNE
Marc Bélard
COMÉDIENS
Benoît McGinnis
Jacques Baril
Julie Castonguay
Lise Roy
COLLABORATEURS
Michel Smith, Jonas V. Bouchard, Genevieve Lizotte,
Nicolas Ricard, Nathalie Godbout, Guy Côté,
Guy-Alexandre Morad
DIRECTEUR ARTISTIQUE
Dominic Champagne

THÉÂTRE
IL VA SANS DIRE
Du 22 janvier au 16 février 2008
Du mardi au samedi à 20 h
www.ivsd.org en collaboration avec La Place des Arts

Cinquième Salle Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

«Je ne manquerais pour rien au monde le prochain spectacle du Nouveau Théâtre Expérimental.»
Mahée Paiement
XXX
COMPLÉT LES 12, 15, 16, 17, ET 18 JANVIER
LE PLAN AMÉRICAIN
COMÉDIE SATIRIQUE SUR LE SENS DE LA VIE PAR
Evelyne de la Chenelière ET Daniel Brière
AVEC
Daniel Brière, Anne-Marie Cadieux,
Normand D'Amour, Evelyne de la Chenelière
CONCEPTEURS
Danny Braün, Nicolas Descôteaux,
Colette Drouin, Catherine Gauthier,
Yves Labelle, Jean-François Landry,
Michel Ostaszewski
DU 9 JANVIER AU 2 FÉVRIER 2008
à Espace Libre 1945 FULLUM, MÉTRO FRONTENAC
RÉSERVATIONS 514.521.4191
le nouveau théâtre
NTE
expérimental
UNE PRODUCTION DU
Nouveau Théâtre
Expérimental
www.nte.qc.ca
espace
LIBRE
LE DEVOIR

Le Théâtre Sortie de Secours, en codiffusion avec le Théâtre d'Aujourd'hui présente
SANTIAGO
SUR LA ROUTE DE COMPOSTELLE
un texte de Hélène Robitaille mise en scène de Philippe Soldevila
«...drôle, festif, dramatique, tragique, fantasmagorique...»
- Isabelle Guilhaud, Radio-Canada
«une catharsis qui prend des airs de rédemption.»
- Mireille Plamondon, Jeu
«...ruptures de ton saisissantes, des passages d'une ravissante drôlerie et des éclats de poésie et d'éblouissement...»
- Jean St-Hilaire, Le Soleil
AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
DU 15 JANVIER AU 2 FÉVRIER 2008
les mardis à 19h du mercredi au samedi à 20h et dimanche le 27 janvier à 15h
DISTRIBUTION FRÉDÉRIC BOUFFARD, NORMAND POIRIER,
PIERRE POTVIN, LUCIEN RATIO, MARIE-FRANCE TANGUAY,
MARJORIE VAILLANCOURT ET REGAN VALLÉE
CONCEPTION
CHRISTIAN LÉVESQUE, D'AROBÉRIE LAMÉ,
PASCAL BORDO, STEPHEN ERIC V. HEMZ
PRODUCTION
MARJORIE VAILLANCOURT ET KATIA TALBOT
Billetterie (514) 282-3900
L'Espresso
KC
Québec
Québec

CULTURE

SOLDEVILA

SUIITE DE LA PAGE E 3

s'amuser à mettre en question quelques tentatives de l'homme pour joindre l'intime et le céleste. Santiago est une espèce de conte pour adultes. Un conte parfois cruel, mais où on voit toute la naïveté de personnages quasi archétypaux — vraiment de beaux personnages — qui sont en quête d'un sens à leur vie. C'est comme l'humanité en marche. Et c'est une pièce très drôle.

Dans un Moyen Âge teinté de fantastique, un groupe hétérogène de pèlerins fait route vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Peu avant leur destination en Galice, un voleur qui vient d'assassiner un homme se joint avec réticence à leur marche. Un périple qui prendra parfois une couleur surnaturelle. Santiago est campé dans un univers où «la science et la raison ne sont pas encore présentes pour donner une explication à tout», où règne donc une peur superstitieuse de la mort, des frayeurs «correspondant beaucoup aux angoisses premières des enfants».

La dramaturge Hélène Robitaille y touche aussi aux thèmes bien catholiques de la culpabilité et de la rédemption, se demandant si un meurtrier est capable de se pardonner à lui-même. Philippe Soldevila qualifie cette auteure, lauréate du prix Adrienne-Choquette 2007 pour son premier recueil de nouvelles, *Les Cigales en hiver*, «d'être exceptionnelle». «Elle a une pensée tellement unique, une manière de verbaliser notre rapport au monde vraiment particulière. Hélène est membre de *Sortie de secours* depuis sept ans, mais elle a d'abord été une fan, en quelque sorte, qui a toujours suivi notre travail. C'est elle la première qui a mis des mots sur ce qu'on faisait dans la compagnie, en disant qu'on s'inscrivait contre le cynisme.»

La marche du temps

À l'époque où se déroule la pièce, des hordes de chrétiens se précipitent sur le chemin de Compostelle, entreprenant un voyage qui pouvait durer une ou plusieurs années. Le long de la route poussaient des auberges et des commerces utiles aux pèlerins. «On dit de Compostelle que c'est le premier parcours touristique de notre histoire.»

Le pèlerinage est redevenu très prisé par nos contemporains en mal de spiritualité. Afin de promouvoir son spectacle dépourvu de grandes têtes d'affiche, le directeur artistique de *Sortie de secours* mise d'ailleurs

sur cette popularité. «Quand on a commencé le projet, il n'y avait pas cette vogue autour de Compostelle. Là, c'est presque gênant. C'est vraiment à la mode, c'en est ridicule.»

Un engouement qui, selon Soldevila, est surtout lié à notre rapport au temps. «Je crois que ce dont les gens ont besoin, c'est arrêter le temps. Je ne connais personne qui n'est pas à la course, à part les retraités. On est tellement esclaves de notre productivité. Les gens se disent: il doit y avoir un sens à tout ça. Ils vont faire du yoga, essayer de se connecter à autre chose. Ce n'est pas nécessairement lié à la religion, mais à une volonté d'avoir un recul. Je pense que si de plus en plus de gens capotent à Compostelle, c'est parce qu'ils lâchent tout. Tout ce qu'ils ont à faire, c'est de marcher. Marcel Lebœuf, qui donne des conférences là-dessus, me racontait récemment comment Compostelle avait changé sa vie, et celle de plein d'autres personnes. Et c'est juste l'idée, je pense, de faire une parenthèse.»

Reste que, sur le chemin, le moindre élément acquiert souvent une signification nouvelle, une charge symbolique pour le marcheur. «Ça amuse beaucoup Hélène [Robitaille], cette constatation que, parce qu'on décide d'avoir une autre relation avec le temps, tout à coup on donne un sens à chaque «niaiserie» qu'on voit. On voit un oiseau passer et subitement ça prend un sens...»

Depuis quelques années, la métropole semble accueillir de plus en plus de spectacles de la Vieille Capitale. Lui-même installé à Montréal depuis trois ans (sa compagnie, elle, est toujours basée dans la ville quadridentaire), mais travaillant aussi beaucoup au Nouveau-Brunswick et en Ontario, Philippe Soldevila sent davantage de réciprocité dans les échanges entre théâtres qu'à ses débuts.

«À une époque, c'était un peu plus à sens unique: des productions mont-réalisaises venaient à Québec. Maintenant, les gens sont pratiquement à l'affût de ce qui se passe dans la capitale. Les pièces québécoises reçoivent un très bon accueil et c'est devenu presque une marque de commerce: made in Québec.» (rires)

Il est bien révoqué, le temps où, venu présenter en 1996 son acclamé *Le miel est plus doux que le sang*, la compagnie de Soldevila suscitait des commentaires étonnés de certains spectateurs montréalais: «Mais... c'est bien bon! D'où sortez-vous?»...

Collaboratrice du Devoir

FRÉDÉRIQUE DOYON

On parle rarement des sept vies d'un danseur, qui doit généralement se contenter d'une seule pour exposer son talent fugitif. Mais les temps ont changé, la danse aussi est devenue un peu plus tolérante envers le vieillissement du corps, qui survient plus tardivement aussi. Dans *LifeLines*, la danseuse et chorégraphe cinquantenaire Gioconda Barbuto explore ces lignes de vie qui s'inscrivent dans le corps au fil des ans à travers une rencontre avec la jeune étoile du ballet Emily Molnar.

Celle qu'on a surtout connue comme soliste aux Grands Ballets canadiens jusqu'en 1995 a entrepris une seconde vie au sein du prestigieux NDT 3 (Nederlands Dans Theater), la troisième troupe des Pays-Bas, composée de danseurs professionnels de plus de 40 ans. Faute de fonds, la compagnie sous l'égide du réputé chorégraphe Jiri Kylian a dû cesser ses activités sous la bannière du NDT. Gioconda Barbuto y aura tout de même œuvré pendant huit ans, jusqu'en 2006. La troupe poursuit même des activités de manière indépendante, auxquelles la danseuse montréalaise prend part régulièrement.

LifeLines, qui met aussi en scène le travail vidéo du photographe Michael Slobodian (mari de Barbuto), découle justement de cette fin de parcours européen. Quelques projets avortés et une petite période creuse ont amené la danseuse à réfléchir au passage du temps sur le (son) corps et la (sa) danse.

«L'idée de *LifeLines* dérive du temps de réflexion [qui a suivi son retour des Pays Bas] sur tout ça: où je suis rendue, ce que c'est que d'avoir 50 ans, ce que j'ai retiré de l'expérience du NDT, et partager tout ça», rapporte la danseuse en évoquant l'excitation ressentie à son embauche au NDT 3, rien de moins qu'un rêve exaucé.

Une manière peut-être de digérer l'expérience fantastique de pouvoir continuer à danser malgré l'âge et de se frotter à la maturité des autres.

«C'était une expérience profonde,

DANSE

Lignes de vie

Danser à 50 ans est une leçon d'acceptation de soi, selon Gioconda Barbuto



MICHAEL SLOBODIAN

Gioconda Barbuto et Emily Molnar dans *LifeLines*

de danser à mon âge, avec des gens de 40 ans et plus, confie celle qui a incarné les Jiri Kylian, George Balanchine, James Kudelka et Nacho Duato au sein des GBC. On ne peut pas imaginer la diversité et les différentes dimensions de la danse auxquelles on est exposés, qu'on assimile.»

Accepter la différence

Elle garde un souvenir particulièrement nourrissant des chassés-croisés avec les troupes du NDT 2 (compagnie principale) et du NDT 1 (jeunes danseurs), qui permettaient de saisir et de partager les qualités et énergies différentes de la danse, selon les âges et le bagage des interprètes.

«Le corps porte tellement d'histoire, c'est gravé dans l'expression du mouvement, tu ne peux pas l'en sortir, tu bouges d'une certaine façon à cause de tes expériences, de ceux avec qui tu as travaillé, mais aussi de tes drames et bonheurs personnels, dit-elle. C'est ce que j'adore de la danse, on y voit la personnalité de chacun.»

Chose certaine, danser à un âge avancé donne une troublante leçon d'acceptation de soi. «Tout revient à ça: l'acceptation d'un corps et d'une énergie différents, quand on est un danseur mature.» Mais plus que jamais, il s'agit

aussi d'une expérience ultime de collaboration et d'échange. Car l'autre leçon de la maturité consiste à «écouter le corps face à soi et construire, façonner à partir de ça, trouver comment donner plus de profondeur à cette autre voix», explique celle qui insiste sur le choix du mot «voix», puisqu'à son sens, le corps «parle, chante quand il danse».

Troisième vie

Fruit de sa rencontre avec la ballerine trentenaire Emily Molnar, ex-danseuse étoile du Ballet British Columbia, *LifeLines* prolonge et cristallise cet appivoisement déterminant de soi et de l'autre, devenu pour Gioconda Barbuto une nouvelle manière d'être, le moteur de sa troisième vie de danseuse.

«Emily peut exploser sur scène; moi aussi, mais ce ne sera jamais avec la même énergie; ça ne veut pas dire que c'est moins beau, les deux approches ont une qualité qui touche le spectateur. Ce qui est important, c'est la qualité du mouvement; les spectateurs verront qu'il y a une même générosité dans le mouvement même si on n'est pas au même point dans nos vies.»

Michael Slobodian, photographe connu pour ses clichés de danseurs, a pour sa part réalisé

une œuvre vidéographique qui met en vitrine les parties du corps dansant des deux femmes. «Pour Michael, c'est important que son travail ne s'éloigne jamais de la danse, mais l'embrasse plutôt, fait écho au sentiment qu'inspire la danse», explique sa partenaire de vie, qui partage pour la première fois avec lui un processus créatif aussi élaboré.

Formée notamment au Centre d'art de Banff et au Royal Winnipeg Ballet, Gioconda Barbuto a passé 16 ans aux GBC avant de devenir chorégraphe et interprète indépendante en 1996. Elle a créé des œuvres pour de nombreuses compagnies, dont *Piccolo Mondo* pour les GBC. En 2004, elle livrait un solo intimiste, *Respiro*, à Tangente. Au NDT 3, elle a notamment participé aux films de danse *Birth-Day* et *Car-Men*, tous deux primés au Festival international des films sur l'art de Montréal ces dernières années.

Elle a rencontré Emily Molnar à Vancouver, où elle chorégraphiait pour Arts Umbrella, bien que leurs chemins se soient croisés en Europe, alors que la jeune interprète dansait pour William Forsythe. Elle connaissait et admirait son travail. «On partageait certaines réflexions sur la danse, jusqu'au point où ça pouvait aller et des curiosités. Je la trouvais très mature pour son âge.»

Depuis son retour des Pays-Bas, Gioconda Barbuto travaille à la nouvelle création de groupe de Margie Gillis, *M.Corps.7*, qui mettra en scène, le 29 février à Montréal, d'autres grandes interprètes, dont Emily Molnar, Anik Bissnette, Laurence Lemieux.

Que trouve-t-elle le plus dur dans le fait de danser à 50 ans? «Ne pas trop exiger de moi dans le processus [de création], car comme danseur, on a toujours le désir de perfection.»

Le Devoir

LIFELINES

Chorégraphie de Gioconda Barbuto
Du 16 au 19 janvier
à l'Agora de la danse

EN BREF

Et l'amour ?

L'enfant terrible de la danse contemporaine québécoise Dave St-Pierre revient présenter *Un peu de tendresse, bordel de merde!* à l'Agora de la danse, du 16 au 19 janvier. La pièce a fait salle comble lors du Festival Trans-Amériques au printemps dernier. Après avoir exploré les obsessions et peurs d'une génération dans *La Pornographie des âmes*, le chorégraphe, qui flirte avec le théâtre, se concentre sur

l'une d'entre elles: l'amour, ou plutôt l'aptitude à l'amour. On y trouve encore cet irrésistible travail de grands ensembles (ils sont 17 interprètes), ce langage cru, allergique à toute forme de censure, tantôt rafraîchissant, tantôt dérangeant, mais toujours plein d'humour, et cette nudité qui exacerbe les fragilités humaines. À mon sens, ce deuxième opus d'une trilogie sur l'amour et la vie frappe moins fort que *La Pornographie des âmes*. Comme si les fantasmes

de scène du chorégraphe avait pris le dessus sur sa vision artistique. Reste que le jeune artiste a du talent à revendre, et on continue de suivre son travail avec bonheur. — *Le Devoir*

Impro-choc

Si l'improvisation dansée vous plaît ou pique votre curiosité, il faut voir le travail qu'Andrew de Lotbinière Harwood et Marc Boivin développent depuis quelques

années. Le premier est un monstre sacré de cet art du moment au pays. Le second est devenu son acolyte au fil des ans. Ils se retrouvent chaque saison au Studio 303 (372, Sainte-Catherine Ouest) depuis 2005 en compagnie d'autres illustres invités. Ce week-end, dans *Discovery Bal* (à 20h30 le 12 et à 16h le 13 janvier), ils convient l'improvisateur Chris Aiken et les musiciens Jean René et Pierre-Yves Martel. Ensemble ils mettent la danse sous électrochoc! — *Le Devoir*

Danse **mai**
MAI (Montréal, arts interculturels)
3680, rue Jeanne-Mance
Montréal | QC | H2X 2K5

ALEXANDRA «SPICEY» LANDÉ
Retrospek
danse hip hop
Du 18 au 20 janvier 2008 à 20h

Information : 514-982-1812 ou info@m-a-lq.ca
Billetterie : 514-982-3366 | www.m-a-lq.ca | www.unikut.ca

GIOCONDA BARBUTO
EMILY MOLNAR
MICHAEL SLOBODIAN
LIFELINES
16 AU 19 JANVIER, 20 H

CHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTES: GIOCONDA BARBUTO, EMILY MOLNAR
COLLABORATEURS: LINDA CHOW, MICHEL DRAPEAU, ELÉNI KARAINOROU
PIERRE LAVOIE, GORDON MONAHAN, LIZ VANDAL

EN COPRODUCTION AVEC L'AGORA DE LA DANSE
PAROLE DE CHORÉGRAPHE (EN ANGLAIS), 17 JANVIER

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM

BILLETTERIE_514 525.1500
ADMISSION_514 790.1245

PHOTO: MICHAEL SLOBODIAN

LE DEVOIR

le petit **quat'sous**
de poche 07-08
saison itinérante

Les mondes possibles ON JOUE AU [PROSPERO] !

du 8 janvier au 2 février 2008 Réservations : 514 845-7277

Texte : JOHN MIGHTON Traduction : Maryse Warda Une production du
Mise en scène : ARIANNA BARDESONO Théâtre du Quat'Sous

Avec : PAUL AHMARANI, DENIS BERNARD, PATRICE COQUEREAU,
CATHERINE-AMÉLIE CÔTÉ ET STEVE LAPLANTE

COMPLÈT : 10 janvier et 1^{er} février

LES NOCTAMBULES — 17 janvier
Discussion d'après-spectacle animée
par Marie-Louise Arsenault

www.quatsous.com

DÈS MARDI

ENTRE HISTOIRE RÉELLE ET INVENTION PURE,
UNE ŒUVRE Digne DE SHAKESPEARE !

DE TIMOTHY FINDLEY TRADUCTION RENÉ-DANIEL DUBOIS
MISE EN SCÈNE RENÉ RICHARD CYR

**ELIZABETH,
ROI
D'ANGLETERRE**

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
MARIE-THÉRÈSE FORTIN / JEAN-FRANÇOIS CASABONNE / RENÉ RICHARD CYR /
YVES AMYOT / ÉRIC BRUNEAU / BENOÎT DAGENAIS / GEOFFREY GAQUÈRE /
ROGER LA RUE / AGATHE LANCTÔT / OLIVIER MORIN / ÉRIC PAULHUS / ADELE REINHARDT

DU 15 JANVIER AU 9 FÉVRIER
WWW.TNM.QC.CA • 514.866.8668

CULTURE

MÉDIAS



L'assassinat de Lee Harvey Oswald par Jack Ruby en 1963.

Le fantôme d'Oswald rôde encore

PAUL CAUCHON

Vendredi, 22 novembre 1963. La date est restée gravée dans les mémoires. Le jour où l'Amérique perdit son innocence, selon le cliché éculé, alors que résonnaient à Dallas les coups de feu qui allaient tuer le président John F. Kennedy.

En novembre 1963, un sondage Gallup indiquait que 52 % des Américains croyaient que leur président avait été victime d'un complot.

Aujourd'hui, ce sont 70 % des Américains qui croient en une «conspiration» et qui sont incapables d'admettre qu'un homme aussi insignifiant, Lee Harvey Oswald, ait pu agir seul et autant modifier le cours de l'histoire.

Pourquoi revenir encore sur l'assassinat de Kennedy? On peut vraiment se poser la question, après les centaines de livres et d'émissions de télévision produits sur ce sujet depuis 45 ans. Le réseau PBS affirme pourtant que cette «blessure psychologique est encore en nous» et qu'elle a donné naissance à toute une culture de la conspiration et du complot, culture qui s'est encore exprimée autour du 11 septembre 2001.

PBS a donc choisi de lancer lundi prochain la nouvelle saison d'*American Experience* avec *Oswald's Ghost*, une nouvelle analyse de l'assassinat de Kennedy. Il ne s'agit pas d'une nouvelle enquête sur l'assassinat en soi, mais plutôt d'une sorte de plongée dans la psyché américaine, pour comprendre comment le 22 novembre 1963 demeure un mythe fondateur.

On remarquera d'ailleurs, en cette année électorale aux États-Unis, que dans les médias Kennedy demeure encore l'ultime unité de mesure. On compare en effet le charisme de Barack Obama à celui de Kennedy, ce qui est censé être le «compliment suprême». La semaine dernière, déjà, on faisait état des préoccupations particulières concernant sa sécurité, évoquant le fait qu'il est une cible potentielle. C'est dire à quel point Kennedy hante encore les Américains.

L'émission de PBS veut étudier la réaction du public après le meurtre et la façon dont les enquêtes officielles ont été menées par la suite. Elle promet des documents d'archives rares et inédits, et des entrevues avec différentes personnalités, dont Norman Mailer, Gary Hart, Dan Rather et Tom Hayden.

La culture du complot

L'émission veut également examiner comment la culture politique américaine fut irrémédiablement modifiée après cette tragédie, qui a semblé donner le coup d'envoi aux grands bouleversements des années 60 et ouvrir la porte aux autres meurtres politiques (Martin Luther

King, Robert Kennedy). Mais l'événement a également donné naissance à une méfiance envers les institutions et à une culture du complot.

Sur le site Internet de PBS, Barbie Zelizer, chercheuse universitaire et écrivaine, en donne un petit exemple: le célèbre film de Zapruder, ce bandit qui avait filmé intégralement l'assassinat, a longtemps été interdit au public parce que trop violent et trop bouleversant. Mais le public connaissait son existence, puisque les enquêtes officielles s'en servaient et le mentionnaient sans cesse. Cette interdiction de visionnement a été un des moteurs de la théorie de la conspiration, soutient-elle.

Mme Zelizer ne manque pas d'établir des liens entre le 22 novembre 1963 et le 11 septembre 2001. Après la mort de Kennedy, dit-elle, les médias ont voulu aider la nation. Ce fut un moment de solidarité collective, et ils n'ont probablement «pas assez enquêté», dit-elle, sur la mort de Kennedy et sur la façon dont la commission Warren a fait son travail par la suite. De la même façon, ajoute-t-elle, après le 11-Septembre «on s'attendait à ce que les médias deviennent plus critiques» et plus sensibles aux réalités internationales, mais «ce ne fut pas le cas». On peut évidemment ajouter que les deux événements sont de grands traumatismes pour leur génération respective.

La mort de Kennedy est également l'événement fondateur de l'information télévisuelle, rappelle-t-elle. C'était la première fois qu'on interrompait la sacro-sainte programmation pendant des jours; ce furent les balbutiements de l'information continue et le premier grand rassemblement télévisuel collectif dans plusieurs pays.

Ceux et celles qui doutent de l'impact de la mort de Kennedy, même après 45 ans, devraient aller faire un tour sur Internet. On y trouve un nombre impressionnant de sites Web et de commentaires explorant toutes les hypothèses possibles. Sur YouTube, non seulement on peut trouver les émissions spéciales de l'époque, le film de Zapruder et plusieurs autres films méconnus tournés ce jour-là à Dallas, mais aussi les analyses les plus étranges, y compris celle voulant que le meurtrier ne soit pas Oswald, mais plutôt le conducteur de la limousine de Kennedy, qui aurait tiré par derrière! Bref, l'intérêt pour cet assassinat diminuera seulement lorsque tous ceux qui sont assez vieux pour s'en souvenir auront levé les pattes...

Le Devoir

American Experience/Oswald's Ghost sera diffusé le lundi 14 janvier sur PBS, à 21h.

MUSIQUE CLASSIQUE

Cinq compositeurs à découvrir

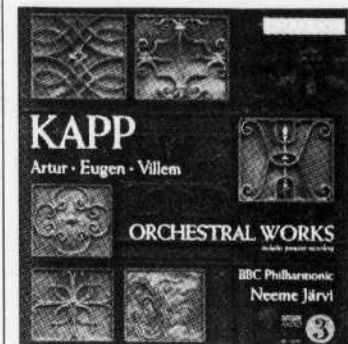
Jamais le 78 tours et le microsillon ne nous en avaient tant donné. Grâce au disque compact, les noms de compositeurs méconnus ou oubliés refont surface. Parfois inutilement, parfois en nous procurant d'excellentes surprises.

CHRISTOPHE HUSS

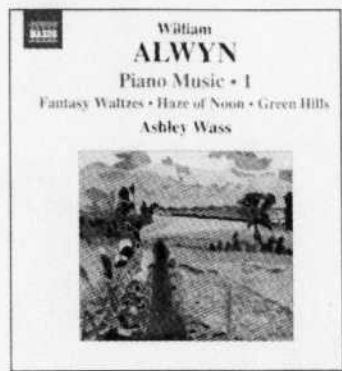
Jusqu'au milieu des années 70, le but premier de l'édition phonographique classique était de documenter les grands interprètes dans les œuvres majeures du répertoire. C'était la domination de ce qu'on peut appeler la «stratégie d'artistes».

L'avènement du disque compact en 1982 a permis à nombre d'étiquettes indépendantes de se développer: Hyperion et Chandos en Angleterre; BIS en Suède; Ondine en Finlande; Naxos, piloté depuis Hong Kong; CPO et MDG en Allemagne; Analekta et Atma chez nous... Pour ces éditeurs indépendants, qui n'avaient pas forcément accès aux grandes stars, une «stratégie de répertoire» a souvent pris la place de la stratégie d'artistes, avec à la clé un élargissement exponentiel du répertoire musical documenté.

Voici, parmi les dernières parutions, quelques découvertes de compositeurs rares ou carrément inconnus.



La Famille Kapp. Œuvres orchestrales d'Artur, Eugen et Villem Kapp. BBC Philharmonic, Neeme Järvi. Chandos CHAN 10441. Honneur au *primus inter pares*, le chef d'orchestre qui possède (et de très loin...) le plus vaste répertoire. Neeme Järvi œuvre comme «découvreur de musique» depuis très longtemps. On lui doit par exemple de nous avoir révélé, sur disques BIS, l'œuvre symphonique d'Eduard Tubin (1905-1982), le grand compositeur esto-



nien. Les Kapp aussi sont Estoniens, et ils sont compositeurs de père en fils. Le patriarche s'appelle Artur Kapp (1878-1952). Son ouverture *Don Carlos* est agréablement post-tchaïkovskienne. Il a enseigné la composition à son fils Eugen (1908-1996) et à son neveu Villem (1913-1964), dont Järvi a sélectionné respectivement une suite de ballet et une symphonie. Bien que nous soyons au XX^e siècle, leur musique est avant tout éloquente et épique. Nous sommes dans un univers qui tient à la fois de Grieg, de Balakirev et de Prokofiev. Et c'est plus que plaisant et admirablement écrit.

William Alwyn. *Musique pour piano*, vol. 1. Ashley Wass. Naxos 8.570 359. Ce ne sont pas les études d'exécution transcendante de Liszt, mais le talent mélodique de William Alwyn (1905-1985) mérite d'être connu. Symphoniste éloquent, compositeur de musiques de films, William Alwyn a su confier au piano ses rêves les plus doux (*Cricketty Mill*, page 5, et *Haze of Noon*, page 8) et ses imaginations les plus goguenardes (*Harvest Home*). Comme celle de Dvorák, Gottschalk ou Grieg, la musique pour piano d'Alwyn est constellée de cartes postales descriptives ou atmosphériques. Et comme le compositeur est très habile, ce disque propose un voyage sonore d'une grande douceur romantique.

Magnus Lindberg. *Concerto pour violon et orchestre*. Lisa Batiashvili (violin), Orchestre de la Radio finlandaise, Sakari Oramo.



Sony 88697129362. Là, nous sommes dans le domaine de la musique contemporaine, sans concessions, mais avec de la matière et une volonté de s'inscrire dans une certaine tradition. Magnus Lindberg (né en 1958) est l'un des compositeurs les plus intéressants de notre temps. C'est avant tout un maître-orchestrateur inspiré par le concerto. Après un très convaincant *Concerto pour piano* et un *Concerto pour clarinette* exceptionnel (tous deux parus sur CD Ondine), le voici traitant le violon avec une grande puissance et virtuosité, tout en explorant des plans sonores, des strates, au sein de l'orchestre. On notera aussi la réussite absolue du finale, mû par une irrésistible pulsation. La jeune et brillante Lisa Batiashvili a choisi de coupler Lindberg et Sibelius. Une idée parfaite.

Morten Lauridsen. *O Magnum Mysterium* et autres œuvres chorales. Elora Festival Singers, Noel Edison. Naxos 8.559 304. (Pour approfondir: deux CD parus chez Hyperion avec l'ensemble Polyphony et Stephen Layton). Restons dans la création contemporaine, mais sous un



jour plus «soft». Les recherches sur l'expression vocale contemporaine, notamment dans les pays d'Europe du Nord, ont privilégié les effets vocaux sur la mélodie. D'où un très fort courant que l'on peut qualifier de «réactionnaire» qui travaille sur les harmonies, les résonances et les lignes vocales. L'Américain Morten Lauridsen (né en 1943), le grand gourou de la composition d'œuvres chorales en Amérique du Nord, évolue loin du mysticisme épuisé de John Tavener ou du tintinnabulisme d'Arvo Pärt. C'est dans la continuation de Poulenc et Britten qu'il sculpte ses lignes musicales fascinantes.



Angelo Poliziano. *La Fabula di Orpheo*. La Compagnia dell'Orpheo, Mercure et ses musiciens, Francis Biggi. K. 617 200 (distr. SRD). Retour aux sources de la musique. Nous sommes en 1480 et cet Angelo Poliziano (1454-1494) écrit une fable musicale sur Orphée, plus de 120 ans avant l'opéra de Monteverdi. La portée de ce projet artistique découle bien sûr largement du travail de reconstitution des musiciens. Francis Biggi, spécialiste des musiques du Moyen Âge et de la Renaissance, pour qui ce conte musical est à la source même du livret de *L'Orfeo* de Monteverdi, a indéniablement réussi son coup. Comme le dit le chef, le but de Poliziano fut de «traduire dans un poème lyrique la dimension profonde de l'âme humaine, sa fragilité, son incroyable espoir, et sa force d'exprimer ses émotions». Par la forme musicale et poétique qu'il a donnée à cette expression, Poliziano apparaît comme un visionnaire.

Collaborateur du Devoir

7^E MEILLEUR SPECTACLE AU MONDE
Magnum-Billboard, octobre 2006

新春人全球華人新年晚會
CÉLÉBRATION
DU
NOUVEL AN CHINOIS

Du 15 au 17 janvier 2008
Place des Arts
175, Métro-Collège (Place), Montréal
514 842-2112 / 1 866 842-2112
www.pda.qc.ca

Réseau Admission
514 790-1245 www.admission.com
NTDTV Montréal
514 392-0963

Rabais pour les groupes, les amis et les étudiants
Billets pour groupes/Réception VIP : 514 562-7933

Association de Falun Dafa Canada

L'AGENDA
L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

Hydro Québec les séries Pro Musica 2007-2008

POUR LE PLAISIR DE TOUS LES MÉLOMANES

SOIRÉE SAPHIR
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

RADU LUPU, Piano
Mercredi, 30 janvier 2008, 19h30

PROGRAMME
Schubert, Sonate en ré majeur D. 850
Debussy, Préludes, Livre 1

Billets : 165\$
(incluant cocktail et concert; reçu, déduction fiscale 85%)

Soirée saphir pour abonnés Émeraude
115\$ (reçu, déduction fiscale 55%)

Concert seulement
65\$ (74,07\$) parterre rangées A-0; corbeille A-B
60\$ (68,37\$) rangées P-T; corbeille C-D-E
40\$ (45,58\$) balcon
40\$ (45,58\$) (étudiants)

Renseignements : Tél.: 514-845-0532 Téléc.: 514-845-1500
Courriel : concerts@promusica.qc.ca

Place des Arts Québec

(514) 842-2112 1-866-842-2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-790-1245

CONSERVATOIRE > d'art dramatique de Montréal

INSCRIPTION AUX AUDITIONS

DEVENIR ACTEUR ACTRICE

Année scolaire 2008-2009

Date limite : 4 février 2008

Les personnes sélectionnées à la suite des auditions devront être titulaires d'un diplôme d'études collégiales.

Information :
514 864-2762
cadm@conservatoire.gouv.qc.ca
www.conservatoire.gouv.qc.ca

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

Hydro Québec les séries Pro Musica 2007-2008

POUR LE PLAISIR DE TOUS LES MÉLOMANES

SÉRIE ÉMERAUDE
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

PHILHARMONIA QUARTETT BERLIN
CORDES, ALLEMAGNE

Lundi, 21 janvier 2008, 19h30

PROGRAMME
Schubert, Sonate en ré majeur D. 850
Debussy, Préludes, Livre 1
Mendelssohn Bartholdy, Quatuor en la mineur, op. 13
Webern, Cinq mouvements pour quatuor à cordes
Kurtág, Douze microludes, op. 13
Schumann, Quatuor en fa majeur, op. 41 n°2

Billets : 37,50 \$, 32 \$ et 18 \$ (étudiants)
(taxes et redevance en sus)

Renseignements : Tél.: 514-845-0532 Téléc.: 514-845-1500
Courriel : concerts@promusica.qc.ca

Place des Arts Québec

(514) 842.2112 1-866-842-2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-790-1245

DE VISU

Premiers champs de couleur

THE DEBRIS FIELD

Michael A. Robinson
Galerie Pierre-François Ouellette
Art contemporain,
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 216, jusqu'au 23 février

JÉRÔME DELGADO

Il nous a tellement habitués à des formes épurées et blanches, voire grises, qu'on imagine mal que l'immense cadre coloré, surface bien remplie tel un *color field*, soit signé Michael A. Robinson. L'œuvre s'intitule *Free Association* et ouvre l'exposition *The Debris Field*. Solo qui sera complété par l'ouverture dans quelques semaines d'une mini-rétrospective à Expression, le centre d'art de Saint-Hyacinthe, faisant de cet artiste sans étiquette l'événement incontournable du début d'année.

Ce *color field* nouveau genre, fait de matériaux plutôt que de matière (un minutieux assemblage de pincesaux et de crayons), correspond pourtant très bien à l'univers de Robinson. On reconnaît sa manière étoilée d'agencer les choses, son regard sur la création (ici, à travers des outils), ses titres à multiples sens, son plaisir à repenser les faits établis, que ce soit l'histoire (de l'art), la politique, la société de consommation.

Free Association est en quelque sorte le pendant (quasi) bidimensionnel de son installation exposée en 2004, *Various Studio Essentials*. Dans les deux cas, Michael Robinson semble puiser à même les objets de son atelier pour évoquer, de manière spectaculaire, les conditions de travail à une époque (la nôtre) où innover exige que l'on fasse table rase du passé.

Robinson n'a pas peur de lancer des clins d'œil. Mondrian, le constructivisme russe, l'expressionnisme abstrait, la sculpture minimaliste l'ont déjà inspiré et continuent à le faire. Ses proches contemporains aussi. Les pinceaux en étoile rappellent les manipulations d'un Jérôme Fortin, alors que la deuxième et aus-

si grande œuvre colorée, *Random Objects of Relative Importance*, peut être lue comme un autoportrait en petits fragments à la manière d'un Nicolas Baier.

Habiles et spectaculaires, ces deux tableaux restent une sorte d'aparté plus expérimental d'un parcours encore à explorer. Surtout en regard du reste de l'expo, une suite de douze œuvres de petit format en lettraset, technique désuète que Robinson a faite sienne depuis longtemps, et une vidéo qui ne manque pas d'éclat(s). On y retrouve son goût pour le côté épuré, minimal, celui de la simplicité d'un tracé dans le premier cas, d'une action dans le deuxième.

La poétique du vide, Robinson la maîtrise bien, offrant avec peu d'éléments un jeu de contrastes et un discours à la fois sur la forme et sur le fond. La série sur papier de petites taches en lettraset, présentée à contre-courant (commençons par la fin), apparaît comme une petite abstraction animée, allant de plans rapprochés à un plan général.

Dans la vidéo *The Debris Field*, on assiste à une destruction progressive, bien planifiée, d'un vaste ensemble de vaisselle en verre. La prise de vue, le montage, le fil narratif, tout est assez simple. L'artiste réussit habilement, bruit d'éclats aidant, à nous mettre dans une situation ambiguë. Le geste jouissif, presque libérateur (qui n'a jamais rêvé de fracasser du verre?), s'accompagne d'une impression de fin du monde.

Comme dans une œuvre qu'il avait présentée en 2002 à la Fondation Darling, là où a lieu la scène filmée, Robinson oppose, en bouclant la boucle, abondance et gaspillage. Massacrer cette vaisselle, symbole d'opulence et de luxe, peut s'avérer salutaire. En même temps, l'action est une métaphore de l'autodestruction dans laquelle nous, consommateurs jamais assouvis, sommes en train de plonger tête première. A voir ce champ de débris, on comprend que la chute sera terrible.

Collaborateur du Devoir



COURTOISIE PIERRE-FRANÇOIS OUELLET ART CONTEMPORAIN

Dans la vidéo *The Debris Field*, on assiste à une destruction progressive d'un vaste ensemble de vaisselle en verre.

Les ateliers de création au Musée des beaux-arts de Montréal

DÉVELOPPEZ VOS HABILITÉS
CRÉATRICES EN COMPAGNIE D'UN
SPÉCIALISTE DE L'ART.



Au programme cet hiver :

- La peinture de portrait à l'acrylique
- Les techniques de base du dessin
- La sculpture en argile
- Le collage
- La figure humaine à l'acrylique
- Le livre d'artiste
- La mosaïque
- Introduction à l'aquarelle

Inscrivez-vous maintenant!

DESCRIPTION DES COURS
ET INSCRIPTION
www.mbam.qc.ca/adulte

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL



SOURCE MUSÉE RÉGIONAL DE RIMOUSKI

Ramsden-lunch, d'Anne Ramsden, affiche de la série *Musée du quotidien* (2005-07) d'après une photographie de Kallela.

Études sur le quotidien

LA COLLECTION ET LE QUOTIDIEN

Anne Ramsden
Musée régional de Rimouski
35, rue Saint-Germain Ouest
418 724-2272
jusqu'au 27 janvier

MARIE-ÈVE CHARRON

Qu'ils soient tirés du mobilier domestique, des ustensiles de cuisine ou de bibelots, les objets

examinés par Anne Ramsden constituent un inventaire souvent familier, voire trivial. Parions, toutefois, que l'artiste les a tous choisis avec parcimonie, autant au moins que les dispositifs de présentation au sein desquels elle les inscrit. L'artiste traite donc des représentations et des images par lesquelles les objets sont montrés de manière spécifique au regard.

C'est là un des enjeux mis en relief par Marie Perrault au Musée régional de Rimouski avec une expo-

sition qui s'arrête sur les dix dernières années de pratique d'Anne Ramsden, active depuis vingt ans. En fait, l'artiste et la commissaire n'en sont pas à leur première collaboration. C'est un deuxième rendez-vous pour celles qui, en 1998, proposaient *Patina*, des bannières installées sur les fascines, éléments distinctifs de la façade du musée, faisant face au fleuve, dédiés à l'affichage publicitaire.

Aussi, l'exposition *La Collection et le Quotidien* reprend le fil de la réflexion là où il avait été laissé avec le projet *Patina*, qui était axé sur les objets, pour introduire maintenant des œuvres plus récentes de l'artiste, tournées celles-ci vers les gestes du quotidien. L'avantage d'un tel rapprochement entre ces corpus, judicieuse décision de la commissaire, est de montrer que le quotidien chez Ramsden est transplanté et, par le fait même, révélé, au sein de dispositifs qui sont ceux des musées, de l'étalage commercial et de la publicité. Ces dispositifs gèrent le regard, cultivent le désir, notamment, sur des contenus en proie à l'accumulation.

Cueillettes et étalages

La première section de l'exposition rappelle, par des images documentaires, le projet *Patina* de 1998, mais elle est surtout consacrée à *Possession* (1996-97), une installation dont les stratégies sont parentes. L'artiste a isolé des objets domestiques utilitaires en les photographiant un à un, les faisant flotter sur un fond neutre blanc. Extraits de leur contexte, les objets deviennent des images de petits formats, que des cadres disparates enserrant pour les réunir sur un présentoir se rapprochant moins de l'étalage commercial — c'est la suggestion de la commissaire — que de la table de salon bien garnie.

Le plus remarquable, c'est cette

enfilade au mur d'encres sur papier, de la série *Study for Possession*, déclinant d'autres objets. La technique, des images transférées et retouchées au dessin, produit un résultat fascinant qui se situe entre le caractère impersonnel d'une page de catalogue et le charme vieillot d'illustrations artisanales.

Ramsden ne recense pas que les objets. Plus récemment, elle s'est adonnée à la collecte de gestes et de scènes quotidiennes, comme en témoigne *Musée du quotidien* (depuis 2005), une série d'affiches. La porosité entre le monde muséal et les communications de masse, thèse soutenue, y est éloquent. Il s'agit, au demeurant, de collections d'un musée appelé à rester fictif ou à tout le moins virtuel. Sur chacune des affiches, les scènes saisissent des moments banals, mais inusités pour un musée, tels que faire la queue, aimer son chat ou servir le lunch.

Uniformisées par leur présentation graphique, proche du design commercial, les affiches proposent également, dans leur contenu, une diversité parfois exotique. En effet, l'artiste a puisé certaines de ces images dans une banque sur Internet, un site de partage de photos qui réunit des usagers de plusieurs pays. Le Web contribue à une ouverture sans précédent dont l'artiste s'empare avec brio, déplaçant la collection du côté de l'expérience furtive et d'un mode d'accumulation qui est collectif ou participatif.

Plus discrète dans l'exposition et, comme le précise la commissaire, plus traditionnelle aux côtés des projets rattachés à Internet, une série de dessins séduit sobrement. Au moyen de traits sommaires réalisés avec des crayons de couleur, l'artiste évoque des gestes quotidiens: tondre la pelouse, balayer le plancher, lire un livre, etc. Elle en retient ainsi la répétition du geste, traduisant une manière d'occuper l'espace-temps avec des motifs quasi abstraits. La série est frappante de justesse malgré sa grande simplicité.

En plus de lier deux corpus dont l'éclairage réciproque est fructueux, l'exposition a le mérite de présenter les nouvelles, et stimulantes, avenues du travail de l'artiste qui, en toute logique, se poursuit sur Internet: www.flickr.com/photos/ameramsden

Collaboratrice du Devoir



SOURCE MUSÉE RÉGIONAL DE RIMOUSKI

Morning Walk, d'Anne Ramsden, affiche de la série *Musée du quotidien* (2005-07) d'après une photographie d'Anne Ramsden.

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

QUÉBEC! QUÉBEC!

15 - 16 mars 2008

Un beau détour pour le 400!

Deux musées, un tour de ville et
la SYMPHONIE DES MILLE de Gustav Mahler

Prix spécial jusqu'au 15 janvier 2008

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

MAISON DE LA CULTURE DE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE

PIERRE PERRAULT, PHOTOGRAPHE AU PAYS DE NEUFVE-FRANCE / 1957-58

CETTE EXPOSITION EST PRÉSENTÉE DANS LE CADRE DE LA COMMÉMORATION
DU 50^e ANNIVERSAIRE DU CENTRE CANADIEN D'ESSAI À MONTRÉAL

COMMISSAIRES : YOLANDE SIMARD-PERRAULT ET LUK CÔTÉ

PROLONGATION DE L'EXPOSITION JUSQU'AU 27 JANVIER 2008

MAR ET MER: 13 H À 19 H / JEU ET VEN: 13 H À 18 H / SAM ET DIM: 13 H À 17 H
3755, RUE BOTTIER / T 514 872-2157 / VILLEANONTRÉAL.QC.CA/CULTURE / MÉTHO VILLA MARIA

50^e ANNIVERSAIRE
Notre-Dame-de-Grâce
Montréal



Cinéma



PERSEPOLIS
/ MARIJANE SATRAPI • VINCENT PARONNAUD

EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206
13h15 15h15 17h15 19h15
21h15

EXPOSITION

L'après-bureau d'art, une nouvelle tentative

JÉRÔME DELGADO

Les travailleurs du centre-ville, amateurs d'art, potentiels collectionneurs, auront bientôt droit à un 5 à 7 nouveau genre. Purement visuel, d'art contemporain. Dans les prochains jours, deux centres d'artistes autogérés et une galerie privée renoueront avec une vieille obsession, jamais vraiment concrétisée malgré quelques tentatives: prolonger les heures d'ouverture au-delà du perpétuel seuil de 17h.

Les centres Skol et B-312, ainsi que la galerie Pierre-François Ouellette Art contemporain, accueilleront les visiteurs tous les mercredis de la saison hivernale, et peut-être plus, jusqu'à 19h. Deux heures par semaine, trois galeries, ça semble peut-être peu, mais l'effort est louable.

La dernière initiative similaire, en 2002, une soirée portes ouvertes, est restée sans lendemain. Cette fois, Skol, qui a lancé l'idée à l'ensemble des locataires de l'édifice de la rue Sainte-Catherine, assure vouloir persévérer toute l'année. «On aimerait l'annoncer pour la rentrée de septembre», dit Anne Bertrand, coordonnatrice du centre logé au troisième étage.

Ce nouveau projet repose sur la même habitude: envie de séduire un plus large public. De rendre plus accessibles des lieux souvent accusés de manquer de souplesse. «C'est une chose dont on discute depuis toujours», dit Anne Bertrand. «On veut attirer un public qui n'est pas disposé [à visiter des expos] entre midi et 17h, la semaine.»

Reste le problème de ressources humaines. Si les collègues galeristes ont répondu en si petit nombre, c'est pour des raisons de personnel et de manque d'argent pour en engager du nouveau, même à temps partiel, à raison de 15\$ l'heure. À Skol, où les jeudis 5 à 7 sont aussi au calendrier, on a opté pour une réorganisation des heures de bureau. D'autres centres pourraient s'en inspirer, si les premières semaines s'avèrent achalandées.

Le galeriste Pierre-François Ouellette embarque dans l'aventure avec enthousiasme, malgré ses expériences ratées — il s'est déjà tourné les pouces certains dimanches et soirées. Pour lui, cet essai vaut la peine parce qu'il réunit enfin des centres d'artistes. Il est convaincu qu'ils draineront une clientèle et une énergie nouvelles.

Mais le public, viendra-t-il? Si les gens du Belgo ont choisi le mercredi, c'est bien parce que leur voisin, le Musée d'art contemporain, y ouvre ses portes gratuitement de 18h à 21h. Et y attire, bon an, mal an, quelque 30 000 visiteurs.

«C'est une clientèle assez répétitive», dit Eric Bilodeau, chef des communications du MAC. «On voit les mêmes visages d'expo en expo. Mais disons qu'en moyenne, 625 personnes viennent chaque mercredi.»

Pour Pierre-François Ouellette, il faut en profiter. «Il y a déjà une habitude, celle de la fréquentation du MAC, croit-il. Il ne s'agit pas de créer un nouveau contexte, il y a ça à un bloc de chez nous. L'habitude que l'on veut créer, c'est de l'amener ici.»

Malgré tout cet optimisme, il y a un hic: la majorité des visiteurs du MAC se présentent vers 19h.

«Les gens arrivent tard, on le voit aussi lors des Nocturnes. Peut-être qu'ils finissent de travailler de plus en plus tard», suppose Eric Bilodeau. «En tout cas, ça n'arrive pas à six heures moins quart.»

Anne Bertrand est consciente de cette réalité mais croit tout de même dans le projet. Pas question pour l'instant, non plus, d'ouvrir au-delà de 19h. «On n'a pas beaucoup d'argent, on dépense déjà tout ce qu'on a», dit-elle. «On essaye de bonifier le travail, pas d'exploiter notre personnel.»

Le MAC, et son bassin de bénévoles, et le Belgo, deux réalités. Mais un même objectif. Le musée pense d'ailleurs à installer des bannières faisant la promotion de tous ces lieux à visiter après 17h. La question demeure: le public suivra-t-il?

Collaborateur du Devoir

La carrière tout en exigences d'Isabelle Carré

Le film *Anna M.* de Michel Spinoza, dans lequel l'actrice incarne une fascinante amoureuse obsessionnelle, gagnera nos salles vendredi prochain

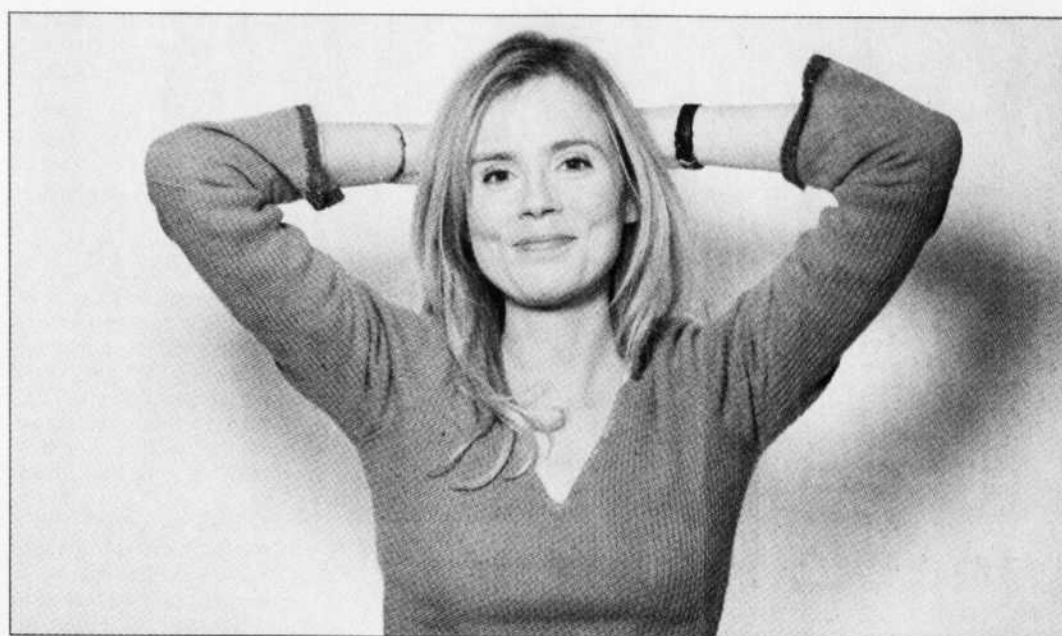
ODILE TREMBLAY

Il y a quelque chose de fascinant dans le parcours de la comédienne française Isabelle Carré. Un goût sûr, une ligne sans faille. Rares sont les interprètes qui choisissent aussi bien leurs rôles, sans sombrer dans la facilité ou le clinquant. La blonde actrice de *La Femme défendue* de Philippe Harel, de *Se souvenir des belles choses* de Zabou Breitman, d'*Entre ses mains* d'Anne Fontaine, de *Cœurs* d'Alain Resnais, avec son visage lisse et ses grands yeux candides, s'est bâti, mine de rien, une carrière tout en exigences. «Je préfère des rôles qui relèvent de la nécessité», disait-elle lors d'un récent séjour à Montréal, avoir moins d'exposition médiatique, gagner moins de millions que d'autres, mais m'engager dans des films auxquels je crois.»

La voici héroïne d'*Anna M.* de Michel Spinoza, en amoureuse obsessionnelle, solitaire qui traque un médecin marié (Gilbert Melki), convaincue, à tort, d'être aimée en retour.

«Ce film a récolté 200 000 entrées en France. Ce n'est pas une grosse machine, mais je trouvais important de le faire. Michel Spinoza a mis sept ans à le monter. Jamais il ne s'est montré aigri. Il en a profité pour enrichir son scénario. Le film se développe en plusieurs actes: l'illumination, l'espoir, le dépit, la haine. Alors que la fin constitue un nouveau chapitre, l'épanouissement, mais sur une note ambiguë. Le volcan n'est jamais éteint.»

Sur le cinéaste Michel Spinoza (à qui on doit déjà, entre autres films, *Emmène-moi*, avec Karin Viard et Antoine Basler), elle ne tarit pas d'éloges, parce qu'il a su la nourrir tout au long du processus. Avec des images, des films, lui montrant l'esthétique, le type de femme, le ton qu'il recherchait: un peu de Jodie Foster dans *Taxi Driver*, un soupçon d'Isabelle Adjani



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Même si elle craignait son personnage au début et hésita avant de l'incarner, Isabelle Carré s'est trouvée finalement ravie d'incarner une «méchante», elle qui a joué les douces et parfois les victimes tout au long de sa carrière.

dans *Adèle H.*, l'aura de la Thérèse d'Alain Cavalier, pour le côté mystique, les signes prémoniteurs perçus partout.

Tout dans la tête

Même si elle craignait son personnage au début et hésita avant de l'incarner, Isabelle Carré s'est trouvée finalement ravie d'incarner une «méchante», elle qui a joué les douces et parfois les victimes tout au long de sa carrière. «Ça permet d'entrer dans une dimension qu'on s'interdit dans la vie: faire le mal. Je joue un peu le rôle qu'avait Benoit Poelvoorde dans *Entre ses mains*. J'aime les personnages d'ambivalence, qui permettent à une actrice d'explorer toute la palette des émotions. La complexité de certains destins me fascine.»

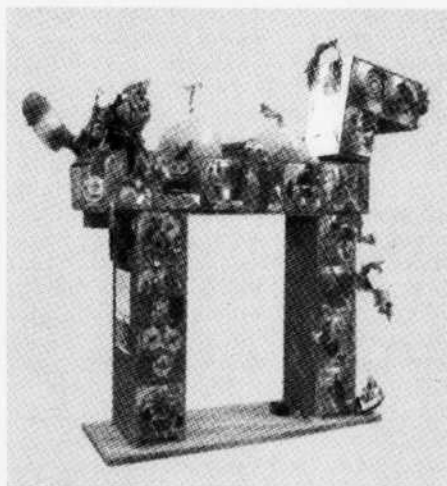
Vilaine tant qu'on voudra, elle apprécie le fait que le cinéaste ait laissé au spectateur la possibilité de s'iden-

tifier à elle, en la rendant touchante, émouvante. «L'originalité du scénario, c'est qu'on partage les pulsions de la persécutrice et non de la victime. On entre à l'intérieur de ses pensées. On partage ses vertiges, au point d'avoir peur pour elle. Mon personnage vit un manque d'amour abyssal, causé par l'absence du père. Elle est très solitaire, connaît mal le monde, exerce un métier d'une autre époque: la reliure. Mon personnage souffre d'une névrose obsessionnelle. C'est une forme d'hystérie qui touche à 80 % les femmes. Mais qui parmi nous n'a pas vécu à des degrés moindres ces obsessions amoureuses-là? Le coup de téléphone anodin qu'on interprète. On s'imagine que l'autre nous aime et que ça nous octroie des droits. Mais cela peut devenir une pathologie, conduire au suicide, au meurtre, à toutes les formes de violence. Spinoza s'est documenté là-dessus. Le but recherché n'est pas

sexuel, ces femmes recherchent un autre type de séduction. Elles s'entichent d'hommes qui possèdent un rôle bienfaisant dans la société: médecins, prêtres. Elles ont peur de la sexualité. Le film parle de la projection. Tout est dans la tête de la femme.»

Isabelle Carré a tourné d'autres films depuis *Anna M.*: *Les Bureaux des dieux* de Claire Simon, une œuvre chorale sur le quotidien de cinq conseillers de planning familial, et *Cliente* de Josiane Balasko, une comédie dramatique en deux parties. Femme de théâtre, elle était dernièrement sur scène dans *Blanc* d'Emanuelle Marie, aux côtés de Léo Drucker, sur une mise en scène de Zabou Breitman, à Paris, au Théâtre de la Madeleine. Il est même question d'une tournée canadienne pour la pièce. Du moins, la dramaturge en rêve.

Le Devoir



Poneylectrik H. 7 pi x L. 7 pi

33 machines absurdes sous influence du pataphysicien Florent Veilleux

Machines inédites, robots parlants et sculptures déjantées, réunies pour la première fois sous le titre *Poneylectrik*.

jusqu'au samedi 26 janvier 2008

Maison de la culture Ahuntsic-Cartierville
10 300 rue Lajeunesse, 1^e étage
Entrée libre, 514-872-8749



MAÎTRISE EN MUSÉOLOGIE

PROGRAMME CONJOINT OFFERT PAR L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL ET L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

- Assure une formation permettant de travailler dans une grande variété de musées (art, ethnologie, sciences), d'organismes ou de services culturels.
- Offre une connaissance approfondie du fonctionnement des musées et l'occasion d'acquérir les compétences nécessaires pour y travailler.
- Entretien des collaborations étroites tant avec les musées étrangers que canadiens.
- Accueille des étudiants de formations de 1^{er} cycle diverses: biologie, histoire, histoire de l'art, économie, tourisme, arts plastiques, architecture, géographie, éducation, psychologie, ethnologie, droit, etc.

Date limite du dépôt d'une demande d'admission pour l'automne 2008: 1^{er} mars 2008

INFORMATION

UQAM
Téléphone: 514 987-8506
Télécopieur: 514 987-3243
museologie.maîtrise@uqam.ca
www.etudier.uqam.ca

Université de Montréal
Téléphone: 514 343-7351
Télécopieur: 514 343-2314
museologie@fes.umontreal.ca
www.fesp.umontreal.ca/museologie

MEILLEUR FILM
EN LANGUE FRANÇAISE
NOMINATION AUX GOLDEN GLOBES

PRIX DU JURY

«Un film capable de nous faire rêver, voyager, pleurer et hurler de rire dans la même séquence. Exaltant!»
Le Parisien

PERSEPOLIS
D'APRÈS L'ŒUVRE ORIGINALE DE MARIJANE SATRAPI

UN FILM DE MARIJANE SATRAPI ET VINCENT PARONNAUD
AVEC CHIARA MASTROIANNI, CATHERINE DENEUVE ET DANIELLE DARRIEUX

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE

À L'AFFICHE DÈS LE 18 JANVIER

EX-CENTRIS

LE FORUM 22

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

ARCHAMBAULT

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 1^{er} au 7^{er} janvier 2008

- CÉLINE DION
A new day: live à Vegas
- HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix
- DANIEL LEMIRE
Lemire chez vous
- RESIDENT EVIL: EXTINCTION
- WAR
- ONE TREE HILL
Saison 4
- JEAN-MARC CHAPUT
Politiquement incorrect
- EXPO 67
- MARTIN MAITE
Comment devenir excellent
- LOST
Saison 3
- HIGH SCHOOL MUSICAL 2
- RATATOUILLE
- PIRATES DES CARAÏBES 3
- LISE DION
20 ans d'humour
- THE SIMPSONS
The Movie
- NATHALIE LAMBERT
Cardio Latino
- SHOOT 'EM UP
- GREY'S ANATOMY
Saison 1
- TÊTES À CLAQUES.TV
- LES 3 P'TITS COCHONS

UQAM

Université de Montréal

Cinéma

Mémoires d'une jeune fille rebelle

PERSEPOLIS

Réalisation et scénario: Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud, d'après l'œuvre de Marjane Satrapi. Avec les voix de Chiara Mastroianni, Catherine Deneuve, Danielle Darrieux, Simon Abakarian. Montage: Stéphane Roche. Musique: Olivier Bernet. France, 2007, 95 min.

ANDRÉ LAVOIE

À bien des égards, Marjane, l'héroïne de *Persepolis*, ressemble à une autre célèbre fillette de bandes dessinées. En fait, si elle n'était pas une Iranienne née à Téhéran dans une famille d'intellectuels de gauche, on pourrait la confondre avec Mafalda, cette création de Quino, conscience aiguë de l'Argentine, altermondialiste avant la lettre et dont le rêve était de devenir traductrice à l'ONU.

Si Mafalda a connu la dictature, elle voit tout de même le monde en couleurs, ce qui n'est pas le cas de Marjane, un double plus qu'une création pure de Marjane Satrapi, dont les quatre albums inspirés de sa vie ont connu un immense succès. Avec la complicité du cinéaste Vincent Paronnaud, elle a de nouveau transposé ses années d'apprentissage, cette fois sur grand écran mais tout en conservant son style sobre et dépouillé de bedéiste, friande de noir et blanc, à l'image des épisodes sombres de son passé.

Il s'agit d'ailleurs nombreux pour cette fille née quelques années à peine avant la révolution islamique de 1979, croyant, comme bien de ses compatriotes,

que la chute du shah n'était pas une si mauvaise chose. Par contre, c'est avec horreur qu'apparaissent les foulards, que se multiplient les interdits, que les filles sont séparées des garçons à l'école et que l'alcool fait figure de poison. Et après la tornade islamiste, voilà que pleuvent les bombes, celles de l'Irak, plongeant le pays dans une guerre longue, coûteuse, dévastatrice.

Ces faits historiques, couvrant la fin des années 1970 jusqu'au début des années 1990, sont vus à travers le regard pétillant d'intelligence de Marjane, ceux d'une enfant (Gabrielle Lopes) et plus tard d'une fille (Chiara Mastroianni) qui n'a pas la langue dans sa poche et dont l'imagination peut l'amener à faire dialoguer Dieu avec Marx. Grâce à ses parents (Catherine Deneuve et Simon Abakarian) et surtout sa grand-mère (Danielle Darrieux), elle apprend la valeur inestimable des mots liberté, indépendance, anticonformisme. Ils sont parfois lourds de sacrifices, autant pour celle qui étouffe sous son foulard à Téhéran que pour l'étudiante au lycée français de Vienne, une période d'exil en Autriche imposée par sa famille pour lui épargner la bêtise ambiante.

La grande simplicité graphique de *Persepolis* met en évidence la franchise, la témérité et l'humour de Marjane Satrapi, décrivant la débâcle de son pays mais aussi ses dérives personnelles, comme sa dépression, son mariage raté ou encore ses simples errances d'adolescente éprise de musique heavy metal ou de romances à l'eau de rose. Elle en profite aussi

pour évoquer une vie de famille par moments idyllique et à d'autres occasions d'une banalité qui finit par toucher tous les cœurs, peu importe la race, la couleur ou la religion. La relation complice que la jeune fille entretient avec sa grand-mère, une libre-penseuse qui, même à un âge avancé, cultive une amusante coquetterie, jusque sous son soutien-gorge!, révèle la grandeur d'âme de ce clan pas tout à fait comme les autres.

Il en va de même pour ce film

remarquable, inscrit dans une culture en apparence loin de la nôtre — certains apprécieront les magnifiques parenthèses historiques sur le passé tumultueux de l'Iran, jamais exemptes d'ironie — mais traversé par les doutes, les joies et les peines de personnages dont les aspirations se heurtent à l'obscurantisme d'un régime. *Persepolis* rend aussi hommage à leur résistance discrète et créative.

Collaborateur du Devoir



Daniel Day-Lewis et Dillon Freasier dans *There Will Be Blood*, de Paul Thomas Anderson

Une grande porte ouverte sur la conscience

THERE WILL BE BLOOD

Réalisation et scénario: Paul Thomas Anderson. D'après le roman d'Upton Sinclair *Oil!* (1927). Avec Daniel Day-Lewis, Paul Dano, Ciaran Hinds, Kevin J. O'Connor, Dillon Freasier. Image: Robert Elswit. Montage: Dylan Tichenor. Musique: Jonny Greenwood. À côté des versions anglaises dans les mégaplexes, le film est projeté en anglais avec sous-titres français au Cinéma du Parc.

ODILE TREMBLAY

There Will Be Blood est un grand film, certainement la meilleure production américaine de l'année, déjà couronné par l'association des critiques américains. On s'étonnerait fort que Daniel Day-Lewis, qui y incarne le rôle principal du prospecteur de pétrole sans scrupule, ne récolte pas l'Oscar du meilleur acteur (son second après celui qui lui valut *My Left Foot* de Jim Sheridan). Sans compter les autres prestigieuses statuettes que cette saga remarquable devrait gagner. Rarement sent-on souffler sur une œuvre américaine pareille grandeur épique.

Le film dure deux heures 45 minutes, mais les voit-on vraiment passer? La force de cette histoire, à l'instar des grands westerns — Anderson affirme s'être beaucoup inspiré du *Tesoro de la Sierra Madre* de John Ford —, est qu'elle creuse les mythes fondateurs de la nation américaine à travers le destin d'un individu rongé par l'ambition et la paranoïa, dans une Californie transformée par la découverte de grands gisements pétroliers.

Paul Thomas Anderson réalise ici son cinquième film, dont certains remarquables, comme *Magnolia* et *Boogie Nights*, mais *There Will Be Blood* constitue indubitablement sa grande œuvre. Il mit deux ans à la financer, car les grands studios ne croyaient guère au potentiel de cette histoire cruelle et désespérée.

Le cinéaste l'a adaptée très librement du roman *Oil!* d'Upton Sinclair, surtout les 150 premières pages du livre, et crut bon de le rebaptiser pour s'en distancier. La vie d'Edward Doheny, un des magnats du boom pétrolier, constitue également une des sources d'inspiration du film. Rarement titre aura été aussi justifié, car le sang est partout, mais également le bruit, la fureur, la famille, l'engagement, le pouvoir, sur fond de geysers pétroliers en jaillissement d'enfer.

L'histoire, campée au début du XX^e siècle, est celle du mineur Daniel Plainview (Daniel Day-Lewis), qui apprend l'existence d'un terrain imbibé d'or noir dans une communauté dominée par des évangélistes. Il l'achète en bouleversant la vie de tous, ne reculant devant aucune trahison, aucun reniement, aucun crime pour poursuivre sa folle ascension.

Le cinéaste n'a pas craint les silences: le héros parle peu et tout le début du film se joue pratiquement sans dialogues, en surplombant le désert. Il a su aussi privilégier

l'image forte et les paysages arides (filmés au Texas), sans appuyer le tout par une surdose d'effets, et s'accompagne d'une musique brillante et subtile. De vraies scènes d'anthologie parsèment le film, dont l'incendie sur le site d'un puits de pétrole et, à la fin, un meurtre dans une allée de quilles, grand moment de cinéma.

Daniel Day-Lewis, un des plus grands acteurs de sa génération, se surpasse lui-même, apportant une présence, un charisme extraordinaires à l'âme damnée qu'il incarne. À ses côtés, Paul Dano, en prédicateur ambigu et principal adversaire du héros, compose un personnage fascinant, faussement candide, assoiffé lui aussi de pouvoir à sa façon. Déjà remarqué dans *Little Miss Sunshine*, il constitue une des révélations du film.

There Will Be Blood a su créer une galerie de personnages crédibles, puissants, qui ne se laissent pas écraser par la prestation éblouissante de Daniel Day-Lewis mais s'imposent dans leur tourbillon diversifié. Ainsi, le fils de Daniel Plainview, agneau du sacrifice, incarné enfant par Dillon Freasier, offre des scènes poignantes de détresse et d'abandon. Également, le frère du héros surgi de nulle part, joué avec force par Kevin J. O'Connor, apporte au film des moments de vérité déchirants.

Œuvre provocante et, sur le plan formel, de très haut calibre, *There Will Be Blood* est aussi une porte ouverte sur la conscience humaine et la folie des grandeurs. Il est aussi l'allégorie d'un peuple obsédé par l'ambition et le profit, y laissant son âme (comme le fut, à une autre époque, le génial *Citizen Kane*) et préfigure les dérapages d'un siècle qui débute ici dans le sang et la damnation.

Le Devoir

« Magnifique et alarmant. »
— Eye for Film, Royaume-Uni

« Politique et poétique. »
— Télérama, France



PRIX DU PUBLIC
Rencontres internationales du documentaire de Montréal 2007

UN FILM À VOIR ABSOLUMENT

Au nord de l'Ouganda un peuple est laissé à lui-même, décimé par une guerre dont le président nie l'existence.

DE L'AUTRE CÔTÉ DU PAYS

DÈS LE VENDREDI 18 JANVIER

L'âme noire du capitalisme

LA QUESTION HUMAINE

Réalisation: Nicolas Klotz. Scénario: Elisabeth Perceval, d'après le roman de François Emmanuel. Avec Mathieu Amalric, Michael Lonsdale, Jean-Pierre Kalfon, Lou Castel. Image: José Deshaies. Montage: Rose-Marie Lausson. Musique: Syd matters. France, 2007, 140 min.

ANDRÉ LAVOIE

Pas un individu, et encore moins un pays, n'échappe à son passé. Celui-ci, comme on dit, finit toujours par le rattraper. Et s'il semble se dissiper dans l'agitation du temps présent, dans le brouillard de l'ignorance amnésique, quelqu'un quelque part finira par le déterrer, prouvant parfois sa cruelle actualité.

C'est l'un des nombreux enjeux moraux esquissés dans *La Question humaine*, un film de Nicolas Klotz qui doit beaucoup à la plume exigeante de sa scénariste Elisabeth Perceval, s'inspirant ici d'un roman de François Emmanuel. Il pourrait s'agir d'un regard clinique sur les vicissitudes du travail, sur le caractère imputoyable du fonctionnement des multinationales ou encore sur l'aliénation de ces jeunes cadres dynamiques dont la dévotion pour le capitalisme frise l'intégrisme religieux. *La Question humaine* traite bien sûr de toutes ces questions, mais une



Mathieu Amalric dans *La Question humaine*

seule traverse le film de part en part: et si le nazisme n'était pas une parenthèse de l'histoire mais l'une des tentacules d'un système économique qui continue, sous des formes policées, à broyer ceux qu'il juge indésirables ou faibles?

Simon (Mathieu Amalric dans une autre interprétation éblouissante), psychologue au sein d'une filiale française d'une compagnie alle-

mande, est fier d'avoir géré efficacement le licenciement massif de plus de 1000 employés (il préfère le terme «unités»). Ce succès lui vaut l'intérêt d'un de ses supérieurs, Karl Rose (Jean-Pierre Kalfon), qui l'invite à enquêter discrètement sur l'état de santé mentale du grand patron, Mathias Jüst (Michael Lonsdale, émouvant et énigmatique). Celui-ci, dont le comportement erratique suscite des doutes légitimes, découvre la mission de Simon, lui confiant les idées politiques douteuses de l'homme qui veut sa chute ainsi qu'une partie des tourments qui l'assaillent: victime d'un chantage, on veut dévoiler l'implication de son père, un ingénieur, au sein de la machine nazie dans la France occupée. Ses révélations égratignent la carapace d'assurance de Simon, qui comprend, avec effroi, que les choses n'ont pas tellement changé depuis 60 ans, que sa froideur technocratique n'est pas si différente de celle des tortionnaires qui agissaient au nom de la pureté de la race allemande.

Ces révélations ne sont jamais livrées de manière proprement spectaculaire. Optant pour une approche rigoureuse et ascétique, Nicolas Klotz décrypte avec un soin méticu-

leux la personnalité torturée de Simon et la façon dont l'histoire finit par contaminer son âme aseptisée. Et elle contraste rarement avec les décors dans lesquels évoluent les personnages, sans âme ni personnalité, souvent réduits à leur stricte fonction utilitaire, comme si la créativité des individus se devait d'être étouffée par souci de productivité.

Même si ce parti pris d'exigence amène son lot de scènes contemplatives d'une durée quelque peu excessive, il évite toute forme de schématisme à l'égard d'un sujet complexe, qu'il ne faut jamais réduire à un complot paranoïaque. Il n'est pas ici question de voir comment le nazisme porte de nouveaux habits, mais de montrer que les obsessions économiques de notre époque sont contaminées par des règles et des valeurs qui autrefois justifiaient l'innommable. Aujourd'hui, l'immoralité de l'efficacité à tout prix s'est transformée sous d'autres symboles, d'autres drapeaux, d'autres acronymes... *La Question humaine* révèle surtout que les fantômes du passé ne s'habillent pas que de blanc.

Collaborateur du Devoir

« Thriller, étude de mœurs, exploration de pulsions, peinture de corps, exploration musicale, film d'espionnage, politique, historique, fantastique: LA QUESTION HUMAINE est tout cela à la fois. MAGISTRALEMENT! » **LE MONDE**

« Ce n'est pas tous les jours qu'on voit des films aussi puissants (...) qui vous hantent longtemps après la projection. » **INROCKUPTIBLES**

« LA QUESTION HUMAINE propose une thèse violente: le libéralisme contemporain est l'enfant, génétique et généalogique, du nazisme. (...) La mise en scène très inspirée en rend exemplairement compte. » **LIBÉRATION**

« Psychanalyse de l'économie libérale: personne jusqu'à présent n'a restitué avec tant de justesse, de puissance et de talent l'essence paradoxale, séduisante et terriblement angoissante du milieu des "golden boys". (...) LA QUESTION HUMAINE est un film sophistiqué... c'est aussi un beau film (...) un grand film politique. » **LE MONDE**

LA QUESTION HUMAINE
UN FILM DE NICOLAS KLOTZ ÉCRIT PAR ELISABETH PERCEVAL

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE! **QUARTIER LATIN** **CINÉMA Beaubien** **CINÉMA CARTIER**